

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 2 OCTOBRE 1830.

NO. 63

FRANCE.

Discours prononcé par M. de Châteaubriand à la Chambre des Pairs, le 7 août :

« Messieurs, la déclaration apportée à cette chambre est beaucoup moins compliquée pour moi que pour ceux de MM. les pairs qui professent une opinion différente de la mienne. Un fait dans cette déclaration domine à mes yeux tous les autres : ou plutôt les détruit. Si nous étions dans un ordre de choses régulier, j'examinerais sans doute avec soin les changements qu'on prétend opérer dans la Charte. Plusieurs de ces changements ont été par moi-même proposés. Je m'étonne seulement qu'on ait pu entretenir cette chambre de la mesure réactionnaire touchant les pairs de la création de Charles X. Je ne suis pas suspect de faiblesse pour les *fourrées*, et vous savez que j'en ai combattu même la menace ; mais nous rendre les juges de nos collègues, mais rayer du tableau des pairs qui l'on voudra, toutes les fois que l'on sera le plus fort, cela ressemble trop à la proscription. Veut-on détruire la pairie ? soit : mieux vaut perdre la vie que de la demander.

Je me reproche déjà ce peu de mots, sur un détail qui, tout important qu'il est, disparaît dans la grandeur de l'événement. La France est sans direction, et j'irais m'occuper de ce qu'il faut ajouter ou retrancher aux mâts d'un navire dont le gouvernail est arraché ! J'écarte donc de la déclaration de la chambre élective tout ce qui est d'un intérêt secondaire, et m'en tenant au seul fait énoncé de la vacance vraie ou prétendue du trône, je marche droit au but.

Une question préalable doit être traitée : si le trône est vacant, nous sommes libres de choisir la forme de notre gouvernement.

Avant d'offrir la couronne à un individu quelconque, il est bon de savoir dans quelle espèce d'ordre politique nous constituerons l'ordre social. Etablirons-nous une république ou une monarchie nouvelle ?

Une république ou une monarchie nouvelle offre-t-elle à la France des garanties suffisantes de durée, de force et de repos ?

Une république aurait d'abord contre elle les souvenirs de la république même. Ces souvenirs ne sont nullement effacés ; on n'a pas oublié le tems où la mort, entre la liberté et l'égalité, marchait appuyée sur leurs bras. Quand vous seriez tombés dans une nouvelle anarchie, pourriez-vous réveiller sur son rocher l'Hercule qui fut seul capable d'étouffer le monstre ? De ces hommes fastidieux, il y en a cinq ou six dans l'histoire : dans quelque mille ans, votre postérité pourra voir un autre Napoléon ; quant à vous, ne l'attendez pas.

Ensuite dans l'état de nos mœurs et dans nos rapports avec les États qui nous environnent, la république, sauf erreur, ne paraît pas exécutable. La première difficulté serait d'amener les Français à un vote unanime. Quel droit la population de Paris aurait-elle de contraindre la population de Marseille ou de telle autre ville de se constituer en république ? Y aurait-il une seule république, ou vingt ou trente républiques ? seraient-elles fédératives ou indépendantes ?

Passons par dessus ces obstacles ; supposons une république unique ; avec notre familiarité naturelle, croyez-vous qu'un président quelque grave, quelque respectable, quelque habile qu'il puisse être, soit un an à la tête de l'État sans être tenté de se retirer ? Peu défendu par les lois et par les souvenirs, avili, insulté soir et matin par des rivaux secrets et par des agents de trouble, il n'inspirera ni la confiance si nécessaire au commerce et à la propriété, il n'aura ni la dignité convenable pour traiter avec les gouvernements étrangers, ni la puissance nécessaire au maintien de l'ordre intérieur ; s'il use de mesures révolutionnaires, la république deviendra odieuse, l'Europe inquiète profitera de ces divisions, les fomentera, interviendra, et l'on se trouvera de nouveau engagé dans des luttes effroyables. La république représentative est peut-être l'état futur du monde, mais son tems n'est pas arrivé.

Je passe à la monarchie. Un roi nommé par les chambres ou élu par le peuple sera toujours, quoi qu'on fasse, une nouveauté. Or, je suppose qu'on veut la liberté, surtout la liberté de la presse par laquelle et pour laquelle le peuple vient de remporter une si étonnante victoire. Eh bien ! toute monarchie nouvelle sera forcée, ou plus tôt ou plus tard, de bâillonner cette liberté. Napoléon lui-même a-t-il pu l'admettre ? Fille de nos malheurs et esclave de notre gloire, la liberté de la presse ne vit en sûreté qu'avec un gouvernement dont les racines sont déjà profondes. Une monarchie, batarde d'une nuit sanglante, n'aurait-elle

rien à redouter de l'indépendance des opinions ? Si ceux-ci peuvent prêcher la république, ceux-là un autre système, ne craignez-vous pas d'être bientôt de recourir à des lois d'exception, malgré les huit mots supprimés dans l'art. 8 de la Charte ?

Alors, amis de la liberté réglée, qu'aurez-vous gagné au changement qu'on vous propose ? Vous tomberez de force dans la république ou dans la servitude légale. La monarchie sera débordée et emportée par le torrent des lois démocratiques, ou le monarque par le torrent des factions.

Dans le premier moment d'un succès, on se figure que tout est aisé ; on espère satisfaire toutes les exigences, toutes les humeurs, tous les intérêts ; on se flatte que chacun mettra de côté ses vues personnelles et ses vanités ; on croit que la supériorité des lumières et la sagesse du gouvernement surmonteront les difficultés sans nombre ; mais au bout de quelques mois la pratique vient démentir la théorie.

Je ne vous présente, Messieurs, que quelques-uns des inconvénients attachés à la formation d'une république ou d'une monarchie nouvelle. Si l'une et l'autre ont des périls, il restait un troisième parti, et ce parti valait bien la peine qu'on en eût dit quelques mots.

D'affreux ministres ont souillé la couronne, et ils ont soutenu la violation de la foi par le meurtre ; ils se sont joués des sermens faits au Ciel, des lois jurées à la terre.

Etrangers, qui deux fois êtes entrés à Paris sans résistance, sachez la vraie cause de vos succès : vous vous présentiez au nom du pouvoir légal. Si vous accouriez aujourd'hui au secours de la tyrannie, pensez-vous que les portes de la capitale du monde civilisé s'ouvriraient aussi facilement devant vous ? La race française a grandi depuis votre départ sous le régime des lois constitutionnelles, nos enfans de quatorze ans sont des géans, nos conscrits à Alger, nos écoliers à Paris, viennent de vous révéler les fils des vainqueurs d'Austerlitz, de Marengo et d'Iéna ; mais les fils fortifiés de tout ce que la liberté ajoute à la gloire.

Jamais défense ne fut plus juste et plus héroïque que celle du peuple de Paris. Il ne s'est point soulevé contre la loi, mais pour la loi ; tant qu'on a respecté le pacte social, le peuple est demeuré paisible ; il a supporté sans se plaindre les insultes, les provocations, les menaces : il devait son argent et son sang en échange de la Charte ; il a prodigué l'un et l'autre. Mais lorsqu'après avoir menti, jusqu'à la dernière heure, on a tout à coup sonné la servitude ; quand la conspiration de la bêtise et de l'hypocrisie a soudainement éclaté ; quand une terreur de château organisée par des eunuques, a cru pouvoir remplacer la terreur de la république et le joug de fer de l'empire, alors ce peuple s'est armé de son intelligence et de son courage ; il s'est trouvé que ces *boutiquiers* respiraient assez facilement la fumée de la poudre, et qu'il fallait plus de quatre soldats et un caporal pour les réduire. Un siècle n'aurait pas tant mûri les destinées d'un peuple que les trois derniers soleils qui viennent de briller sur la France. Un grand crime a eu lieu ; il a produit l'énergique explosion d'un principe : devait-on à cause de ce crime et du triomphe moral et politique qui en a été la suite, renverser l'ordre de choses établi ? Examinons.

Charles X et son fils sont déchus ou ont abdicqué, comme il vous plaira de l'entendre, mais le trône n'est pas vacant ; après eux venait un enfant, devait-on condamner son innocence ?

Quel sang crie aujourd'hui contre lui ? Oseriez-vous dire que c'est celui de son père ? Cet orphelin élevé aux écoles de la patrie dans l'amour du gouvernement constitutionnel et dans les idées de son siècle aurait pu devenir un roi en rapport avec les besoins de l'avenir. C'est au gardien de sa tutelle que l'on aurait fait jurer la déclaration sur laquelle vous allez voter ; arrivé à sa majorité, le jeune monarque aurait renouvelé son serment. Le Roi présent, le Roi actuel aurait été M. le duc d'Orléans, régent du royaume, prince qui a vécu près du peuple, et qui sait que la monarchie ne peut être aujourd'hui qu'une monarchie de consentement et de raison. Cette combinaison naturelle m'eût semblé un grand moyen de conciliation, et aurait peut-être sauvé à la France ces agitations qui sont la conséquence des violents changemens d'un état.

Dire que cet enfant séparé de ses maîtres n'aura pas le tems d'oublier jusqu'à leurs noms avant de devenir homme ; dire qu'il demeurera infatué de certains dogmes de naissance après une longue éducation populaire, après la terrible leçon qui a précipité deux rois en deux nuits : est-ce bien raisonnable ?

Ce n'est ni par dévouement sentimental, ni par un attendrissement de nourrice transmis de maillot en maillot depuis le berceau de saint Louis jusqu'à celui du jeune Henri, que je

plaide une cause où tout se tournerait de nouveau contre moi, si elle triomphait. Je ne vise ni au roman, ni à la chevalerie, ni au martyre. Je ne crois pas au droit divin de la royauté, et je crois à la puissance des révolutions et des faits. Je n'invoque pas même la charte, je prends mes idées plus haut : je les tire de la sphère philosophique, de l'époque où ma vie expire. Je propose le duc de Bordeaux tout simplement comme une nécessité d'un meilleur aloi que celle dont on argumente.

Je sais qu'en éloignant cet enfant, on veut établir le principe de la souveraineté du peuple ; mais la monarchie de l'ancienne école qui prouve que sous le rapport politique, nos vieux démocrates n'ont pas fait plus de progrès que les vétérans de la royauté. Il n'y a de souveraineté absolue nulle part ; la liberté ne découle pas du droit politique, comme on le supposait au dix-huitième siècle ; elle vient du droit naturel, ce qui fait qu'elle existe dans toutes les formes de gouvernement, et qu'une monarchie peut être libre et beaucoup plus libre qu'une république ; mais ce n'est ni le tems ni le lieu de faire un cours de politique.

Je me contenterai de remarquer que, lorsque le peuple a disposé des trônes, il a souvent aussi disposé de sa liberté ; je ferai observer que le principe de l'hérédité monarchique, absurde au premier abord, a été reconnu, par l'usage, préférable au principe de la monarchie élective. Les raisons en sont si évidentes, que je n'ai pas besoin de les développer. Vous choisissez un roi aujourd'hui ; qui vous empêchera d'en choisir un autre demain ? La loi, direz-vous. La loi ? Et c'est vous qui la faites !

Il est encore une manière plus simple de trancher la question, c'est de dire : Nous ne voulons plus de la branche aînée des Bourbons. Et pourquoi n'en voulez-vous plus ? Parce que nous sommes victorieux ; nous avons triomphé dans une cause juste et sainte : nous usons d'un double droit de conquête.

Très-bien : vous proclamez la souveraineté de la force. Alors gardez soigneusement cette force, car si dans quelques mois elle vous échappe vous serez mal venus à vous plaindre. Telle est la nature humaine ! Les esprits les plus éclairés et les plus justes ne s'élèvent pas toujours au-dessus d'un succès. Ils étaient les premiers, ces esprits, à invoquer le droit contre la violence ; ils appuyaient ce droit de toute la supériorité de leur talent, et au moment même où la vérité de ce qu'ils disaient est démontrée par l'abus le plus abominable de la force, et par le renversement de cette force, les vainqueurs s'emparent de l'arme qu'ils ont brisée ! Dangereux troncous qui blesseront leur main sans les servir.

J'ai transporté le combat sur le terrain de mes adversaires ; je ne suis point allé bivouaquer dans le passé sous le vieux drapeau des morts, drapeau qui n'est pas sans gloire, mais qui pend le long du bâton qui le porte, parce qu'aucun souffle de vie ne le soulève. Quand je remuerais la poussière des trente-cinq Capets, je n'en tirerais pas un argument qu'on voudût écouter. L'idolâtrie d'un nom est abolie ; la monarchie n'est plus une religion, c'est une forme politique préférable dans ce moment à toute autre, parce qu'elle fait mieux entrer l'ordre dans la liberté.

Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la pairie de mes avertissemens dédaignés ; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissances, excepté celle de me délier de mes sermens de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers l'exil.

Au surplus, en m'exprimant avec franchise à cette tribune, je ne crois pas du tout faire un acte d'héroïsme : nous ne sommes plus dans ces tems où une opinion coûtait la vie ; y fussions-nous, je parlerais cent fois plus haut. Le meilleur bouclier est une poitrine qui ne craint pas de se montrer découverte à l'ennemi. Non, messieurs, nous n'avons à craindre ni un peuple dont la raison égale le courage, ni cette gênée jeunesse que j'admire, avec laquelle je sympathise de toutes les facultés de mon âme, à laquelle je souhaite, comme à mon pays, honneur, gloire et liberté.

Loin de moi surtout la pensée de jeter des semences de division dans la France, et c'est pourquoi j'ai refusé à mon discours l'accent des passions. Si j'avais la conviction intime qu'un enfant doit être laissé dans les rangs obscurs et heureux de la vie, pour assurer le repos de 33 millions d'hommes, j'aurais regardé comme un crime toute parole en contradiction avec le besoin des tems : je n'ai pas cette conviction. Si j'a-

vais le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais volontiers aux pieds du duc d'Orléans. Mais je ne vois de vacant qu'un tombeau à Saint-Denis, et non pas un trône.

Quelles que soient les destinées qui attendent M. le lieutenant-général du royaume, je ne serai jamais son ennemi s'il fait le bonheur de ma patrie. Je ne demande à conserver que la liberté de ma conscience, et le droit d'aller mourir partout où je trouverai indépendance et repos.

Je vote contre le projet de déclaration.

[Correspondance particulière du Times.]

PARIS, 14 août.

Il paraît, d'après l'opinion des hommes qui observent les événements, que les éléments de discorde sont plus actifs, et se propagent avec plus de rapidité qu'on ne pourrait le supposer à la lecture des documents publics, quoi qu'il n'y ait pas lieu à redouter des malheurs immédiats. Je n'infère pas comme le font d'autres personnes, de ce que l'élection du duc d'Orléans, et les circonstances qui l'ont amenée n'ayant satisfait aucun parti, que son titre de possession de la couronne est très précaire. Le même vœu pour la tranquillité du pays qui a déterminé les chefs de tous les partis à consentir à ce choix, les engagera, j'en ai la confiance, à s'y soumettre.

Cependant on affirme que le plus grand nombre parmi les classes élevées, désire l'anéantissement de la pairie, et du pouvoir ecclésiastique, et qu'il veut une constitution (s'aveuglant sur les conséquences), tout à fait incompatible avec la durée d'une monarchie héréditaire.

2^e Une portion, peu considérable il est vrai, de la bourgeoisie est Napoléoniste, ainsi que la grande masse des classes inférieures, mais elles désirent Napoléon II avec une constitution libre. Des milliers de Parisiens ont combattu le 28 juillet et jours suivants au cri de Napoléon II et l'un de leurs chefs a dit à un de mes amis : « Nous sommes tous consternés de ce qui est arrivé dernièrement, » voulant parler de l'accession du duc d'Orléans.

3^e Néanmoins la majorité des propriétaires, maintenant que l'événement a eu lieu, est certaine de déjouer tous les efforts, de quelque côté qu'ils viennent, qui auraient pour but de troubler la tranquillité publique, en changeant la forme du gouvernement ou la personne du monarque.

4^e Des hommes instruits de plus d'un parti, affirment que si Lafayette avait seulement hésité dans son approbation du duc d'Orléans comme roi, la république aurait été proclamée douze heures après, et que Lafayette en serait devenu le président à l'exclusion de tous les rivaux. Un homme de distinction m'a fait observer « que jamais événement d'une aussi vaste importance que l'élévation du duc d'Orléans n'a été réalisé avec moins de résistance et moins d'enthousiasme, et que malgré toutes les démonstrations des journaux, le nouveau roi n'inspire ni admiration ni affection. » Ceci justifie ce que l'on me disait il y a plusieurs mois (je ne pouvais alors le croire), que personnellement le duc d'Orléans n'était pas populaire.

5^e Des membres du nouveau gouvernement de France s'attendent à ce que l'Autriche lui déclare la guerre avant longtemps. On regarde comme inévitable une insurrection dans le Piémont, et on croit que cette puissance fera marcher une armée pour la réprimer, d'après le même principe qui fit diriger le mouvement des troupes sur Naples. Décidément la France s'opposerait aux efforts des Autrichiens.

Le gouvernement français craint aussi de ne pouvoir régler la question relative à Alger, de manière à satisfaire à la fois le duc de Wellington et la nation française. Tout ce que je puis dire, c'est que si sa grâce se querelle avec la France pour une semblable cause, elle encourra une bien grande responsabilité.

Il est positif que Ferdinand a écrit de sa main à Charles X il y a peu de semaines (la lettre est maintenant au pouvoir du gouvernement français) qu'il existait un plan général en Espagne, pour le renversement, lui et sa monarchie ; que toutes les villes, les classes commerçantes et élevées, la majorité des troupes, les gardes mêmes, excepté la brigade commandée par Moscovito étaient contre lui ; en un mot que si Charles X n'envoyait pas sur-le-champ une armée au-delà des Pyrénées, et s'il ne faisait pas passer une forte division de l'armée d'Afrique dans le sud de l'Espagne, c'en était fait de lui (Ferdinand) et de sa famille.

PARIS, 17 août.

On assure que le roi a reçu aujourd'hui une lettre autographe de Guillaume IV, contenant les expressions les plus positives de la bonne intelligence qui règne entre ce monarque et le roi des français.

On écrit de Leipzig en date du 30 juillet : « Notre ville a été ces jours derniers le théâtre de grands désordres. Le peuple s'est insurgé contre les autorités. L'insurrection a duré plusieurs jours. Les soldats ont fait usage de leurs baïonnettes. Un citoyen a perdu la vie, et plusieurs autres ont été blessés. Les habitants et l'université se sont réunis pour honorer les funérailles de la victime. »

Une catastrophe qui aurait pu devenir des plus tragiques, a eu lieu ce matin sur la place Vendôme. M. de Plazanet, colonel des sapeurs pompiers de la ville de Paris a failli être tué pendant qu'il passait la revue de son corps. On avait répandu le bruit que lors des derniers événements, il avait donné l'ordre de faire feu sur le peuple. Il a dû son salut au brave colonel Fabvier qui a répondu de son patriotisme.

Il paraît que M. Molé donne tous les soins possibles aux choix des nouveaux ambassadeurs auprès des cours étrangères. On dit que deux diplomates seulement seront épargnés dans l'épuration qu'on a jugée être indispensable. Il est toujours question du lieutenant-général Flahaut, ancien aide-de-camp de Napoléon, pour l'ambassade de Londres.

Le baron Fain et M. Oudart sont également désignés comme chefs du cabinet particulier de sa majesté.

Le lieutenant-général Maurin, commandant la 1^{re} division militaire, a enjoint aux officiers de tout grade maintenant à Paris, sans permission ou sans ordre, de retourner dans leurs domiciles, ou de rejoindre leurs corps sans délai.

(Messager des Chambres.)

Des factieux dont la mission et le caractère sont connus, cherchèrent hier (16 août), à exciter au tumulte des hommes de la classe ouvrière. Mais ces dignes gens n'ignorant pas que le maintien de l'ordre est le seul moyen de recueillir les fruits de la victoire, ont repoussé avec énergie ces êtres mal-faisants, et en ont arrêté six qui ont été conduits à la préfecture de police. Le préfet leur ayant fait subir un interrogatoire, a reconnu que trois d'entre eux, condamnés pour vol, avaient passé douze années aux fers en expiation de leur crime. Cet exemple doit suffire pour provoquer la défiance de la classe laborieuse contre ces hommes, envoyés par des ennemis furieux de leur défaite pour tirer vengeance de ceux qui les ont vaincus.

Nous apprenons que deux officiers de gendarmerie et un séminariste déguisé, ont été saisis au moment où ils haranguaient la multitude.

Afin d'ajouter aux moyens qu'offrent déjà la garde nationale et la troupe de ligne de conserver la tranquillité et le maintien du bon ordre, on se propose de créer un nouveau corps soldé, composé de citoyens, qui sera chargé de la police et de la garde intérieure de Paris. (National.)

Nouvelle armoire de fer. — Au moment où M. Molé allait prendre possession du département des affaires étrangères, qui avait été occupé pendant dix jours par le maréchal Jourdan, et le général Pelet, on venait de découvrir dans certains tiroirs soigneusement fermés des papiers de la plus grande importance. Dans le nombre, la correspondance confidentielle de Charles X avec son ami Jules de Polignac, divers plans de contre-révolution contre le peuple français, dont l'exécution a été si miraculeusement détournée par les derniers événements. Une liste des agents contre-révolutionnaires, des personnes marquantes, des écrivains politiques et de la presse périodique salariés, un état des sommes prises sur les fonds du budget applicables aux dépenses imprévues, et réparties aux agents du crime. Nous savons les noms de ces misérables, que nous ne désignerons pas autrement aujourd'hui. Nous avons la liste des hommes honorables dont la mort était résolue. Il ne faut pas s'étonner que tous ces documents fussent accompagnés de plusieurs objets de dévotion, des amulettes, des scapulaires, des poignards, remarquables par la richesse des ornements, et la finesse du métal. Les préparatifs à la St. Barthélemy par Charles IX étaient sans doute de même nature. (Moniteur.)

Tous les bâtimens français dans la Tamise ont hissé le pavillon tricolore.

Les journaux du 17 de Londres rapportent que la Banque de Paris a escompté dernièrement au commerce de Paris, et principalement aux classes intermédiaires des effets jusqu'à concurrence de 63 millions, c'est-à-dire au-delà du double de ses escomptes ordinaires.

Le comité nommé sur la motion de M. Salvette pour faire un rapport à la chambre des députés sur la mise en accusation des ministres de Charles X se compose de MM. Daunou, Béranger, Caumartin, Madier de Montjau, Pelet (de la Lozère), Lepelletier d'Aunay, Bertin de Vaux, Mauguin et Salvette.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Souscription au profit des blessés.

(Les listes seront fermées le 8 octobre.)

MM. Charles de Behr \$20, Général Scott, U. S. A. 10, W. A. Gasquet 10, E. Schoelhammer 15, Capitaine Sari 10, Dumahault 3, Hance 1, Martineau 1, Général Charles Lallemand 10, T. M. 3, Charles Coudert 5, Josh. Gaillard 10, Peter Drège 10, Russel H. Nevins 10, Moses Allen 10, John Fleming 5, E. Rousseau 5, John G. Tardy 5, Lagrange, 3, G. Deloynes 5, (souscription faite dans un banquet à Commercial Hotel, le 14 septembre :) MM. Billiet, président du banquet \$10, Chardon et Emerling 20, Thouvenin aîné 2, Dumazeaux 10, Darbefeulle 2, Plantevigne 2, Picard 2, Jacquelin 10, Legoux 5, Roumage 2, Trusson 3, D*** 3, Beaulard 3 75 cts., F. P*** 3, A. Bremond, capitaine de navire 5, P. Fort 2, Rapallo 2, Pardessus 1, Henriquez 2, Thouvenin jr. 2, Leroy 5, Robert 2, Blanc aîné 2, Blanc jr. 1, Feratton 2, Phipps, des Cayes 5, Trattebas 5, Lacroix 3, Dumont et Flachet 5, Fremont 2, Weyer, propriétaire du Com. Hotel 2, Brossard, propriétaire du Com. Hotel 2, Mesdames Boudot 3, M. Collet 5..... Total \$286 75.

Première liste, 973 00

Deuxième liste, 679 00

Total..... \$1,938 75

Les nouvelles reçues par le paquebot *Napoleon*, parti de Liverpool le 27 août, sont entièrement à la paix. Il paraît, d'après les papiers hollandais et allemands, que les gouvernements des pays qui touchent la France ne manifestent aucun projet hostile, et que les autorités maritimes des villes du Zuyderzée et des ports de la Hollande ont reçu ordre d'admettre les navires français avec le pavillon tricolore. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche paraissent décidés à ne pas intervenir dans les affaires de la France tant qu'elle aura un Roi, et d'un autre côté l'on assure que lord Wellington a envoyé des courriers à toutes les cours pour les engager à reconnaître à la fois le nouveau gouvernement français. Nous nous attendions à ces nouvelles, et nous n'avons jamais partagé l'opinion des personnes qui croyaient à une nouvelle coalition des puissances européennes contre la France, et dont les craintes avaient été surtout provoquées par la conduite des ambassadeurs qui ne s'étaient pas présentés au Palais-Royal et par le silence des cours étrangères. Dans une circonstance aussi délicate un ambassadeur ne peut agir sans autorisation, et l'on ne doit

pas s'étonner qu'aucun souverain n'ait voulu se prononcer dans ce premier moment d'étonnement et d'incertitude. Chacun voudra savoir ce que fera son voisin, sur quels alliés il peut compter en cas de guerre ; et nous pensons que bien des courriers seront échangés avant que l'on n'arrive à une conclusion.

Nous ne croyons pas à la guerre, mais nous sommes loin de la redouter pour la France, bien persuadés qu'une nouvelle Sainte-Alliance est impossible aujourd'hui et que l'Autriche et la Prusse seraient seules disposées à entrer dans la lice. Nous disons que nous ne la redoutons pas parce que le résultat ne pourrait être douteux, et qu'elle assurerait la tranquillité intérieure de la France en donnant au pouvoir exécutif une force qui lui manque aujourd'hui. Les derniers journaux ne parlent pas de nouveaux troubles à Paris, mais nous avons vu dans le *Times*, qu'on ne peut accuser d'inimitié pour le nouveau gouvernement, des lettres qui annoncent qu'on aperçoit déjà de nombreux éléments d'opposition et de discorde, et que le nouveau Roi n'inspire ni admiration ni affection. Si cette dernière assertion est vraie, la tranquillité intérieure de la France est bien incertaine ; car peut-on raisonnablement supposer que cette ardeur, cette exaltation produite par l'indignation et la victoire s'est calmée tout à coup, que tant d'ambitions déçues, de prétentions écartées, ne produiront pas quelque mécontentement parmi ces nombreux jeunes gens qui tous ont les mêmes droits aux faveurs du gouvernement puis-que tous ont également combattu pour la cause de la liberté ? Et ces républicains, entraînés dans le premier moment par la voix et l'exemple de M. de Lafayette, seront-ils toujours aussi dociles ? On ne peut douter qu'ils exigeront l'abolition de l'hérédité de la pairie, peut-être celle de la noblesse, car aujourd'hui les Français sont aussi jaloux d'égalité que de liberté et l'aristocratie anglaise ne peut leur convenir. Supposons un moment que les députés ne se rendent pas à leurs vœux et que ce parti redoutable se porte de nouveau autour de la chambre des représentants ; quels moyens emploiera le chef du gouvernement pour disperser cette foule menaçante ? s'il est privé des moyens d'affection il ne lui reste que ceux de la force. Mais ces soldats que vous allez opposer au peuple, hier vous les avez maudits parce qu'ils ont tourné leurs armes contre lui, vous leur avez appris à mépriser ce que jusqu'à ce jour ils regardaient comme un devoir, d'obéir sans hésiter à la voix de leurs chefs. Obtiendrez-vous d'eux aujourd'hui ce que vous leur avez si vivement reproché ?

La guerre ferait disparaître tous ces germes de discorde, elle ouvrirait une vaste carrière à toutes les ambitions, et à l'exception d'un petit nombre de royalistes purs, elle réunirait tous les partis contre l'ennemi commun. Chacun deviendrait soldat pour repousser l'odieuse intervention de l'étranger. Nous croyons donc qu'elle n'est pas à redouter pour la France ; peut-être serait-elle à désirer avec les deux puissances que nous avons désignées.

Il paraît que la division existe déjà parmi les nouveaux ministres ; M. Dupont (de l'Eure), le plus estimé de tous, parle de se retirer, et l'on désigne comme son successeur M. Dupin aîné, dont les talents comme juriconsulte et comme orateur sont remarquables, mais qui est bien loin de jouir de la même popularité. Sa conduite politique n'a pas toujours été exempte de versatilité, et on se rappelle qu'il a refusé l'entrée de son hôtel aux députés qui voulaient se réunir pour protester contre les ordonnances. D'un autre côté M. Pasquier déclare qu'il craint une explosion dans la chambre des pairs si ses privilèges ne sont pas maintenus.

A la liste des Pairs qui ont refusé de prêter le serment, il faut ajouter les noms de MM. Laval-Montmorency, Latour-Maubourg, Latour-Dupin et d'Havré de Croy.

PARIS, 17 août.

Dans la séance de la chambre des députés de ce jour, le ministre de la guerre a proposé un projet de loi, dont le 1^{er} article porte qu'à l'avenir les officiers de l'armée ne pourront perdre leur grade, que de leur propre consentement, ou en cas de condamnation.

Dans la même séance le ministre de l'intérieur a aussi proposé un projet de loi renfermant la clause ci-après :

Art. 1^{er} Chaque député qui à l'avenir acceptera des fonctions publiques auxquelles sont attribués des émolumens sera considéré d'après ce fait, avoir renoncé à faire partie de la chambre des députés.

Un autre projet de loi a été présenté dans la forme suivante. Art. 1^{er} Il est accordé au ministre de l'intérieur, par vote extraordinaire, une somme de cinq millions, sur les sommes à voter pour le service public de 1830, pour être employée aux travaux publics, et à d'autres objets urgents ou indispensables.

M. Jars a fait au nom du comité dont il est membre un rapport favorable sur la proposition de M. Delessert ; l'article premier est conçu en ces termes :

« Il sera accordé des récompenses à tous ceux qui ont été blessés en combattant pour la cause nationale à Paris, dans les journées des 26, 27, 28 et 29 juillet. »

Une proposition faite par M. de Tracy excite la plus vive sensation. Il la présente sommairement en ces termes :

« J'ai l'honneur de proposer à la chambre, de déclarer par une loi, que la peine de mort est abolie. »

La chambre décide qu'elle délibérera sur le champ sur cette proposition.

Le *Moniteur* publie huit ordonnances ; par la première, le général Gérard est élevé au rang de maréchal de France.

par la seconde le général Lafayette est définitivement confirmé dans le commandement général des gardes nationales de France ; la troisième nomme M. Dupin aîné procureur général près la cour de Cassation, et la 4^e M. Gilbert des Voisins membre de la même cour, en remplacement de M. Cardonnel.

Extrait d'une lettre d'Albi.

Le fils du prince de Polignac âgé de 13 ans, est arrivé dernièrement dans notre ville, sous la conduite d'un ecclésiastique recommandé à son père par l'évêque d'Hermopolis. Ce digne précepteur apprenant les événements de Paris, et la défaite des ministres a abandonné son pupille dans une méchante auberge et est parti avec les équipages et l'argent. L'enfant laissé à lui-même, n'a vu d'autre ressource que de s'adresser au maire de la ville auquel il a fait connaître son nom et sa situation. Un passeport lui a été délivré, et les moyens nécessaires pour rejoindre sa famille.

PARIS, 19 août.

Le général Baudrand est chargé d'une mission spéciale auprès du gouvernement Anglais, le général Athalin auprès du gouvernement Russe, M. de St. Aulaire auprès du cabinet Autrichien, et le général Béliard est envoyé en Prusse.

Le bruit courait à Toulon le 7 août, que le pavillon tricolore a été arboré à Gènes.

Le maréchal Jourdan a pris possession du gouvernement de l'hôtel des Invalides, auquel il a été appelé par une ordonnance du Roi du 16 août.

On croit que les ministres arrêtés seront prochainement transférés à Paris. Cette mesure est sans danger et ne présente aucun inconvénient, car chacun désire que justice soit faite, mais d'une manière légale. Des faits curieux ont été recueillis dans les conversations avec les prisonniers. Ainsi, l'un des ministres rapporte que, le samedi au soir (24 juillet) il ignorait encore la détermination qu'on avait prise, « que le roi » lui présentait les ordonnances déjà rédigées et revêtues des signatures de trois de ses collègues, en disant, maintenant que les choses sont arrivées à ce point, vous voyez que je ne desmande ni votre opinion, ni vos conseils. Je sais que vous êtes opposé à ces mesures, mais je veux savoir si vous m'abandonnez dans la marche que je dois suivre avec vous, ou sans vous. Sire, répliqua le ministre, votre majesté demande ma tête. Je la lui abandonne. » Et il donna sa signature.

M. de Chateaubriand a renoncé à son titre de ministre d'état, et à la pension de 12,000 fr. qu'il recevait en qualité de pair de France.

Extrait d'une lettre de St. Lo du 16 août.

M. de Polignac a été arrêté hier à 9 heures du soir, et vient d'être conduit à St. Lo. Il se disposait à s'embarquer pour l'île de Jersey, à la suite de la marquise Lepelletier de St. Fargeau, née à Paris, et domiciliée à Montereau, qui avait pris un passeport à Caen le 10 août pour elle et un domestique. Ce domestique est M. de Polignac. L'ex-ministre montre du calme, et sa tenue n'est point embarrassée. Sa taille est de 5 pieds, 4 à 5 pouces. Il a les cheveux gris, des yeux bleus, et le nez aquilin.

D'après une ordonnance du roi, les pièces de monnaie d'or et d'argent qui seront frappées à l'avenir, porteront l'effigie du roi avec cette inscription, « Louis-Philippe I^{er}, Roi des Français. » Sur le revers, une couronne accompagnée d'une branche d'olivier et d'une branche de laurier, dans le centre la valeur de la pièce, et l'année de son émission. Autour des monnaies de 40 francs, 20 fr. et 5 fr. seront inscrits ces mots : « Dieu protège la France. »

On a fait choix de Lulworth-Castle dans le Dorsetshire pour la résidence de Charles X pendant son séjour en Angleterre. Une demande a été adressée à l'empereur d'Autriche pour le prier de donner passage dans une partie de ses états sur la route de Dresde, au roi détroné, qui paraît disposé à fixer sa retraite dans ce pays. On ne pense pas que Charles X et sa famille passent plus de trois semaines en Angleterre. Lulworth Castle était autrefois le lieu de résidence de la famille Weld. Le cardinal de ce nom en est aujourd'hui le propriétaire.

20 août.

Des lettres de Calais du 19 annoncent l'arrivée dans cette ville du général espagnol Mina avec deux de ses amis.

Nous apprenons d'Aix-la-chapelle que M. Franchet et sa famille y sont arrivés incognito. (Journ. de la prov. de Liège.)

Suivant les lettres de Cologne, le général prussien commandant les troupes a expédié un courrier à Berlin, aussitôt après avoir eu connaissance des événements de Paris pour demander des ordres sur les dispositions qu'il aurait à faire. On lui a répondu que les choses devaient rester dans le même état, attendu qu'on n'avait nulle intention de combattre la France, à moins que cette puissance ne prit l'offensive.

21 août.

C'est par erreur qu'on a annoncé l'arrestation de M. de Montbel. L'individu arrêté à Granville n'a aucune ressemblance avec l'ex-ministre. Il a été mis en liberté.

MM. Potter, Thielmans et Barthel, trois des exilés Belges, sont arrivés à Paris. Le quatrième, M. Nève, est retenu à Strasbourg pour cause d'indisposition.

On lit dans le *Moniteur* plusieurs ordonnances d'après lesquelles M. de Villiers du Terrage est nommé préfet du département du nord, en remplacement de M. Alban de Villeneuve ; et M. de St. Hermine préfet de la Vendée, en remplacement de M. Auderic ; M. Tripiet conseiller de la cour Royale de Paris, est nommé président de cette cour, en remplacement de M. Amy démissionnaire.

On assure que le ministre de la justice présentera demain au conseil un projet de loi pour révoquer la loi du 12 janvier 1816, et les condamnations pour offenses politiques depuis la restauration. Si, comme nous n'en faisons aucun doute, M.

Dupont de l'Eure trouve dans le conseil un sentiment favorable à cet acte de réparation et de justice, la France cessera bientôt de déplorer l'absence de citoyens qui se sont sacrifiés pour son bonheur.

Bourse du 21. — Fonds publics, 102 f. 30, 40, 30, 35, 40, 35, 30, 40, 55, 50, 40, 45, 50, 35, 40, 30, 40 c. Trois pour cent, 74 f. 60, 75, 80, 95, 75 f. 75. 10, 75 f. 5, 74 f. 90 c. 75 f. 25, 35, 50, 75 f. 20, 30, 60, 65. Actions de la Banque, 1790 f.

BERLIN, 10 août.

On assure que le roi de Prusse a l'intention d'envoyer à Paris un agent confidentiel aussitôt que le duc d'Orléans sera définitivement installé Roi des Français.

Cette mission sera confiée à un voyageur célèbre qui a longtemps séjourné à Paris, et qui est bien informé de l'état des choses et de l'esprit public en France.

La nouvelle des succès mémorables des Parisiens est parvenue à Ajaccio (Corse) le 5 août, mais on avait de la peine à y croire lorsqu'un bâtiment marchand porteur de nombreux documents officiels est arrivé le 8. Le drapeau tricolore a été déployé aussitôt aux acclamations du peuple et aux cris répétés de « Vive la liberté, vive la patrie. » Une commission choisie parmi les membres du conseil municipal présidée par M. Tiburce Sebastiani s'occupe de l'organisation de la garde nationale.

La ville a été illuminée pendant plusieurs nuits successivement ; les habitants s'empressent de témoigner leur satisfaction par tous les moyens en leur pouvoir.

Extrait d'une lettre de Munich du 13 août.

Les lettres de Vienne nous apprennent que la nouvelle de la révolution de Paris a été reçue avec un enthousiasme si général, que le gouvernement n'a point eu de peine à reconnaître que l'opinion était formidable en Autriche. On prétend que le prince de Metternich a conseillé à l'empereur de faire marcher des troupes sur la frontière, et que le monarque a répondu : « Je ne veux plus de guerre : les Français m'ont coûté trop cher. S'ils restent chez eux, je n'en ai point les chercher ; pourvu qu'ils se donnent un roi, tout le reste m'est indifférent. » L'admiration pour les Français est la même à Munich. On recueille des donations pour les blessés. On dit publiquement dans les cafés : « C'en est fait maintenant de Metternich ! qu'il se fasse pendre ! »

Quelques nobles incorrigibles et des prêtres exhalent encore leur fureur, mais ils n'inspirent que le rire et le pitié. Il est évident que le contre coup de la révolution est ressenti partout. La France a réveillé toute l'Europe.

Le roi vient de rappeler au service actif les généraux de division baron de Richmont et vicomte Lenou, le premier est nommé commandant de l'école militaire spéciale, et le second sera employé aux invalides.

M. le lieutenant colonel Bory de St. Vincent, est promu au grade de colonel, et reprendra son service dans l'état-major.

Les émigrés portugais, réfugiés en Belgique, ont témoigné au général Saldanha qu'ils étaient prêts à réunir leurs efforts à ceux de leurs frères résidents en France, pour aider la cause de la liberté.

Un prêtre, porteur de proclamations incendiaires a été arrêté à Nantes.

Le conseil municipal de la Rochelle a unanimement résolu de présenter, au nom de la ville, une épée d'honneur à l'amiral Duperré, né à la Rochelle dans le mois de février 1775, aussitôt que S. M. aura donné son approbation à cet hommage rendu à un brave compatriote, qu'on peut justement associer à Duguay-Trouin et à Duquesne.

Il paraît que M. de Polignac, saisi de terreur sans doute, par les clameurs violentes du peuple de St. Lo, a déclaré qu'il avait résisté de tout son pouvoir à l'émission des ordonnances du mois de juillet, et qu'il avait été contraint de les signer.

Le prince de Polignac après son arrestation a demandé de l'encre et du papier pour écrire au ministre de l'intérieur. Sa lettre commençait par le mot, *Monseigneur*, mais sur l'observation qu'on lui fit de l'abolition du titre, il y substitua les mots de *Monsieur le ministre*.

Il a répété dans son interrogatoire que jamais il n'avait entendu dévier de la charte ; qu'il avait repoussé les ordonnances, et fléchi devant l'autorité supérieure, ce dont on acquerrait la preuve par les papiers laissés dans les bureaux.

Le *Courrier Français* a publié une lettre de Florence du 10 août, écrite par Napoléon Bonaparte, fils aîné du comte de St. Leu, dans laquelle il exprime la joie qu'il a ressentie en lisant dans ce journal les détails de la révolution de Paris, « Je suis heureux, dit-il, et je m'enorgueille d'être Français. » Cette lettre accompagne une remise de 60 louis, à titre de donation en faveur des familles indigentes des braves citoyens morts ou blessés dans les journées mémorables du mois de juillet.

Le *Voleur* nous dit que le prince de Talleyrand étant appelé à faire serment devant la chambre des pairs, s'est écrié : « Celui-ci sera le treizième, Dieu veuille que ce soit le dernier. »

Sur le quai de la Grève à Paris, une marchande-fruitière a suspendu une balle à un ruban tricolore, en y ajoutant cette inscription : *Prune de Monsieur*.

Le buste du maréchal Ney a été porté en pompe au Panthéon par un corps nombreux de Parisiens.

Le défaut d'espace nous oblige à différer la publication des nouvelles relatives à l'armée française à Alger, et les rapports contradictoires au sujet des prétendus mouvements des libéraux et de l'esprit public en Espagne. — La mésintelligence paraît régner entre le commandant de la flotte et celui de l'armée. Le pavillon blanc flotte encore sur les batteries d'Alger, cependant quelques régimens, entr'autres le 17^e, ont

arboré l'étendard national au mépris des ordres et de l'autorité de M. de Bourmont.

On assure que le *Napoleon* est porteur de dépêches du ministre américain à Londres, annonçant la conclusion d'un traité au moyen duquel les bâtimens des Etats-Unis seront admis à l'avenir dans les ports des colonies anglaises.

SUR L'ITALIE.

[DEUXIÈME ARTICLE.]

La première idée que fit naître chez les peuples d'Italie la révolution française fut que les nations, quand elles sont fatiguées de l'oppression de leurs gouvernements, peuvent se révolter contre eux ; et que, lorsqu'elles le veulent réellement, elles possèdent les moyens et la force nécessaires pour renverser tous les obstacles que le despotisme peut leur opposer. En même temps la langue française devint de mode et se généralisa. L'on commença à lire les ouvrages d'auteurs qui n'étaient connus que par les imprécations lancées contre eux dans la chaire par des prêtres qui, pour la plupart, ne les avaient jamais lus. La guerre entre la France et l'Autriche se déclara, et l'Italie allait en devenir un des principaux théâtres. Les différents gouvernements d'Italie se consultèrent sur ce qu'ils devaient faire ; on proposa une ligue italienne qui n'aurait permis à aucune des deux puissances belligérantes de pénétrer avec leurs armées en Italie et qui aurait conservé une stricte neutralité armée. Mais il arriva ce qu'on devait attendre : on ne fit rien. Le roi de Sardaigne, et ensuite le duché de Milan qui appartenait à l'Autriche se lièrent avec elle, et les Autrichiens occupèrent le Piémont avec une nombreuse armée. Mais pour leur malheur apparut sur les Alpes le jeune général Bonaparte. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette merveilleuse campagne, où sous les ordres du génie du siècle qui commençait à paraître dans toute sa force, marchaient tant d'officiers qui se sont ensuite immortalisés, mais nous exprimerons l'espoir que l'épée de ceux qui ont survécu, et la mémoire de ceux qui ont glorieusement succombé, aideront encore à l'indépendance du pays qui a vu leurs premiers exploits. Pour qu'on se fasse une idée de cette armée, il suffit de dire qu'elle comptait dans ses rangs Murat, Eugène, Massena, Duroc, Augereau, Lannes, Junot, Lasalle, Gérard, Lallemand, et tant d'autres dont il serait trop long de citer les noms, que l'histoire se charge de conserver ; on pourrait dire qu'elle contenait la semence de l'immense gloire qui alors, et plus tard, suivit le drapeau tricolore.

Les Italiens commencèrent par s'étonner de tant de prodiges, et ils restèrent paisibles spectateurs des événements, malgré les déclamations des prêtres qui annonçaient de la chaire que le même ange exterminateur qui jadis avait détruit l'armée de Sennacherib, renouvellerait ce miracle contre ces hordes de mécréants. Le peuple qui n'était déjà plus le même, et dont le gros bon sens se développait de jour en jour, disait : Ils triomphent toujours étant un contre cinq, l'ange ne peut donc rien contre eux, ou bien il est de leur parti. Peu à peu ce même peuple ressentit pour les Français une sympathie qui ne se démentit dans aucune circonstance et qui aujourd'hui est plus vive que jamais.

Les petits princes de Milan, de Modène et de Parme prirent la fuite, après la capitulation du roi de Sardaigne avec le vainqueur. Les victoires se succédèrent ; les armées autrichiennes, que jusqu'alors on avait crues invincibles, détruites les unes après les autres, devinrent un objet de mépris et de ridicule ; il n'était pas de plaisanteries, de contes risibles qu'on ne fit sur leurs généraux et leurs officiers, dans les endroits mêmes où ils pouvaient encore donner la loi. Enfin des paroles énergiques retentirent pour la première fois depuis les Alpes jusqu'à la mer Adriatique, pour la première fois les mots de *liberté*, *d'égalité* furent prononcés et les différens peuples qui composaient l'Italie géographique répétèrent ensemble : nous sommes libres, nous sommes égaux. Depuis cette époque l'Italie commença à exister moralement.

Le traité de Campo-Formio arrêta pour un instant l'ardeur des Italiens, mais si d'un côté une partie de leur territoire fut occupée par les Autrichiens, de l'autre on consolida la république cisalpine qu'ils regardaient comme la source de leur indépendance future. Napoléon se retira en France et partit pour l'Egypte, mais les regards et les vœux des Italiens le suivirent partout ; ils prévoyaient une journée de Marengo à son retour, et ils n'avaient plus d'autre idée que celle de leur liberté. Les chefs des premières familles de Venise, de Brescia, de Milan, de Bologne émigrèrent en France pour ne pas recevoir la loi des Autrichiens, et ceux qui restèrent dans leur pays ne pouvant déguiser entièrement leurs opinions, furent enchaînés et envoyés comme prisonniers aux bouches du Cataro.

La guerre recommença, mais la victoire avait accompagné Napoléon en Egypte et les armées françaises furent battues en Italie par les Autrichiens qui occupèrent de nouveau presque tout le pays qu'ils possédaient en 1794. Alors l'esprit des Italiens n'était plus le même, ils étaient redevenus esclaves, mais non des esclaves dociles ; ils s'indignaient de leurs fers et ne pensaient qu'à les briser. Enfin Napoléon revint d'Egypte et parut de nouveau à l'armée d'Italie. Nous verrons quels nouveaux progrès fit faire au peuple italien les résultats de l'immortelle journée de Marengo.

[A continuer.]

SCIENCES.

DE LA MONOMANIE SUICIDE.

(PREMIER ARTICLE.)

Accroissement effrayant du nombre des suicides. — Statistique comparée des suicides à Paris, à Londres, à Copenhague, etc. — Influence du jeu à Paris, des spéculations à Londres sur les suicides. — Influence d'une éducation trop sévère ou trop relâchée. — Exemples d'enfants suicidés. — Cette monomanie passe dans le sang et s'attache aux familles : exemples surprenants.

C'est un fait incontestable que le nombre des suicides augmente dans une effrayante proportion tant en Angleterre que sur le continent. Nous n'avons, il est vrai, aucun tableau statistique parfaitement exact sur les générations éteintes, qui viennent appuyer cette assertion par une longue suite de calculs minutieux, pour les différentes villes, les pays et les états divers du globe ; mais le petit nombre de résultats statistiques qu'on a obtenus à ce sujet, démontre que ce crime, disons mieux, cette maladie, a fait depuis peu des progrès immenses, et, comme nous le ferons voir plus tard, dépassé de beaucoup l'accroissement proportionnel de la population. Le professeur Grohmann a publié un tableau intéressant des suicides qui ont eu lieu à Hambourg depuis 1816 jusqu'à et compris 1822 : on y remarque un accroissement de beaucoup au-dessus de l'accroissement de population le plus rapide. En 1816, il n'est fait mention que de 2, en 1817, de 18, et en 1822, de 59. Cependant ce nombre de 59, tout énorme qu'il peut paraître comparé au nombre 2, est petit en proportion de celui des habitants, qu'on porte à 115,000 ; il est petit, disons-nous, si on le compare au nombre des suicides dans les autres capitales du monde, puisque cela ne fait que 0.0521 par mille, tandis qu'à Copenhague, la proportion est de 0.6 par mille, et qu'elle s'élève à Reichembach jusqu'à 16.6 par mille, tandis qu'à Paris elle n'est que de 0.42 par mille, et qu'elle descend à Londres jusqu'à 0.2 par mille. A Copenhague, le nombre des suicides a doublé dans l'espace de vingt ans, notamment de 1787 à 1805. Il y en eut 181 de 1787 à 1790 ; 269 de 1790 à 1795 ; 261 de 1795 à 1800 ; et 319 de 1800 à 1805. Mais on n'en compte que 51 en 1819.

On conçoit que, par la nature même des choses, nous ne pouvons argumenter d'un de ces tableaux statistiques, qu'on doit regarder bien plutôt comme une estimation approximative que comme un résultat certain et calculé. Le plus ou moins d'exactitude apporté dans le tableau de chaque année, de chaque ville, doit nécessairement donner aussi plus ou moins de justesse aux conséquences que nous en tirons, et faire considérer aussi nos théories comme des aperçus de la vérité, et non comme le résultat de faits actuels et positifs. C'est ainsi que, sans avoir recours à d'autres résultats observés, on peut déduire les causes de l'accroissement des suicides. Or, en 1817, il y en eut 300 ; en 1826, 512, c'est-à-dire 0.73 par mille, ce qui prouve, en supposant les résultats parfaitement exacts, un accroissement de 0.31 par mille dans l'espace de neuf ans.

M. Gasc, dans un mémoire lu à l'Académie royale de médecine, attribue cet accroissement dans le nombre des suicides à Paris, en partie à la passion du jeu, qui a fait aussi de grands progrès parmi les habitants de toutes les classes. Toutes les fois qu'il s'élève dans l'esprit de l'homme un conflit de passions extrêmes et opposées, cela doit produire une sorte de conflit sympathique dans le système organique, et conduire par conséquent à des désordres violents, à des maladies graves, et quelquefois à la destruction de l'être par lui-même. M. Gasc fait dériver la passion du jeu de l'amour-propre et de l'intérêt personnel, défauts que répriment bien rarement et ne déracinent jamais la lecture des saintes écritures, ni les conseils de la philosophie, ni les peines infligées par les lois. Il montre les joueurs alternativement en proie au délire de la joie, au désespoir, à la rage, et ne s'étonne pas de ce que leur cerveau et leur système nerveux, horriblement froissés dans ces fréquents paroxysmes moraux, suspendent souvent l'exercice de leurs facultés intellectuelles, et les plongent ainsi dans les maladies, dans la monomanie, et les mènent au suicide. Nous ne connaissons que trop cette maladie dans laquelle le dérangement des organes de la digestion occasionne d'une manière si remarquable le dérangement sympathique du cerveau, et par conséquent des facultés intellectuelles ; et M. Gasc a fait voir que l'estomac et les intestins sont les parties de notre économie, qui souffrent le plus directement de ce monstrueux conflit de passions, tant à cause des tourmens de l'esprit qui détournent l'appétit et suspendent la digestion, que par l'effet des boissons alcooliques que le joueur prend à chaque instant pour soutenir son courage et noyer ses réflexions. Les médecins sont depuis long-temps familiers avec les observations de ce genre ; mais ce qu'ils sont loin de connaître aussi bien, et ce que soupçonne à peine le public en général, c'est que le système de spéculations à perte de vue produit en Angleterre, sur ceux qui s'y livrent avec passion, des effets aussi terribles que ceux dont nous venons de voir la description pour les joueurs à Paris. Bien que ceux qui ont examiné la matière à fond et systématiquement aient passé légèrement sur l'influence de cette passion, nous ne balancerons pas à la ranger parmi les causes qui ont le plus contribué à augmenter le nombre des suicides.

Le docteur Falret remarque fort judicieusement que l'indulgence et la sévérité extrêmes dans la manière d'élever les enfants, peuvent être regardées comme deux sources fort communes de suicide. En effet, voyez ce jeune garçon, habitué chez son père à satisfaire tous ses caprices, toutes ses fantaisies, à mener, à dominer non-seulement tous les domestiques, mais encore ses parents (et cela ne se voit que trop souvent) ; qu'éprouvera-t-il à son entrée dans la vie, lorsque, perdu dans la société, il se verra barrer le chemin par tout le monde, et ne trouvera personne à qui il puisse imposer ses volontés tyranniques ; lorsque, accoutumé à l'indulgence, il sera en butte à des attaques, à des oppositions, à des affronts journaliers ; lorsqu'enfin, au lieu de voir excuser ses folies ou ses crimes, il aura à répondre aux critiques amères, aux accusations criminelles ? Faudra-t-il s'étonner alors de voir se jeter tête

baissée dans l'abîme du suicide, ce jeune homme bafoué, souffleté par tous ceux qui ne veulent point subir cet orgueil-égoïsme, qu'on lui avait appris dès l'enfance à considérer comme le souverain maître de toutes ses actions, et qu'il avait vu si long-temps commander aux gestes, aux regards mêmes de ceux qui l'entouraient ? Serait-il bien surprenant de le voir fuir une scène où il ne trouve de tous côtés que raillerie, mépris ou indifférence, pour ronger dans la solitude le souvenir de son ancienne suprématie, se plonger dans la mélancolie du désespoir, et chercher enfin un refuge dans la ténébreuse incertitude de la vie future ?...

Employez au contraire des moyens trop sévères pour dompter les mauvais penchans d'un enfant ; son jeune cœur se brisera, se détachera de ses fibres, et à sa fermeté d'homme succédera une timidité étroite, une soumission d'esclave ; le regard de ses parents le fera frémir ; il ne sourira qu'en tremblant, ne jouira du plaisir qu'en tremblant. Vous le verrez, le pauvre enfant, tomber dans l'insouciance, dans l'apathie, dans la mélancolie, fuir et se cacher pour échapper aux châtimens qu'on lui inflige journellement, ronger sa douleur en silence, et sans doute mettre un terme à sa misérable existence. Et nous ne faisons point ici une peinture exagérée, mais nous choisissons les cas les plus graves : puisse le tableau que nous en avons tracé servir d'exemple et d'avertissement pour tous ceux à qui il est réservé de prévenir une des plus cruelles maladies dont l'homme soit frappé ! Car nous n'avons pas raisonné sur des faits imaginaires, et l'on peut s'en convaincre par les exemples fréquents rapportés dans les journaux, de tout jeunes enfans (quelques-uns âgés de dix ans) se suicidant pour éviter les tracasseries, les contradictions de leurs parents, ou les châtimens corporels dont on les avait menacés. Lorsqu'un enfant, ainsi élevé dès ses premières années, atteint l'âge d'homme, les modifications ordinaires de la vie développent bientôt son caractère formé à la misanthropie, et ne tardent guère à précipiter le dénouement de son drame. On a vu des orphelins de huit ans, dévorés d'envie et de jalousie, se laisser mourir de faim. M. Falret a connu un jeune garçon de douze ans qui se pendit de dépit de n'être que le douzième de sa classe, et, il y a sept ans, la même chose eut lieu au collège de Westminster. Henriette Cooper, de Headen-Hill, Rowley-Regis, âgée de dix ans et deux mois, ayant été un jour sévèrement réprimandée pour une légère indiscretion, témoigna d'abord sa douleur par des soupirs et des sanglots, puis elle monta dans une chambre, et se pendit à la ficelle d'un lit avec une paire de bretelles de coton. Une jeune fille âgée de onze ans, nommée Green, se noya dans la New-River pour éviter d'être punie d'une légère faute, etc., etc. Dans les cas de cette nature, le suicide peut bien être volontaire, mais évidemment il n'est dû qu'à l'impulsion d'une passion enfantine ou à la crainte d'un châtiment corporel. Le docteur Burrows pense qu'à cet âge les facultés physiques et morales ne peuvent avoir acquis assez de développement pour produire le délire qui entraîne au suicide, et que la seule volonté d'échapper à la vie actuelle a poussé au crime, sans que l'idée de la vie future se soit présentée à l'esprit de l'enfant.

Il n'est pas douteux que le suicide, aussi bien que tous les autres genres de folie, passe dans le sang et s'attache aux familles. M. Falret en cite un exemple très-frappant. Un jeune homme s'étant suicidé à Paris, son frère, qui se trouvait à la campagne, fut envoyé par la famille pour assister à l'enterrement. En voyant le corps de son frère, le malheureux fut saisi tout à coup d'une violente agitation, et s'écria avec une sorte de pressentiment sinistre : « Hélas ! mon pauvre père se tua, mon frère vient de périr sous le coup de cette même fatalité, qui me poursuit aussi, car j'ai été tenté de me donner la mort en venant ici, et c'est un sort que je ne puis éviter !... » Un semblable exemple a été cité par le célèbre docteur Rush, de Philadelphie.

Enfin, si l'on en croit le docteur Burrows, le penchant au suicide propagera son virus pendant plusieurs générations successives : « J'ai soigné, dit-il, plusieurs membres d'une même famille dans laquelle cette monomanie se manifesta sur trois générations. Dans la première, le grand-père se pendit. Il laissa quatre fils : l'un se pendit, l'autre se coupa la gorge, et un troisième se noya d'une manière extraordinaire après quelques mois de folie. Le quatrième mourut par hasard d'une mort naturelle, mais sa bizarrerie, son *excentricité*, avaient fait craindre qu'il ne suivit l'exemple de ses frères. Deux de ses fils avaient beaucoup d'enfants : un enfant du troisième mourut fou dans sa jeunesse ; deux autres se noyèrent ; et un troisième, aujourd'hui aliéné, a maintes fois attenté à sa vie, avec la ferme résolution d'en finir. Plusieurs membres de la quatrième génération de cette famille ont atteint aujourd'hui l'âge de puberté et donnent des marques non équivoques de la même monomanie. Je crois qu'aucun des enfans du quatrième fils, qui est mort de mort naturelle, ne présente les symptômes du penchant au suicide. »

(A continuer.)

HISTOIRE.

HAREM ET VIE PRIVÉE DES ANCIENS ROIS DE PERSE. — PAR M. HEEREN.

L'ouvrage de M. Heeren, fruit d'immenses travaux et de profondes études, mérite une analyse complète et longuement méditée. Les deux premiers volumes qui viennent de paraître renferment le tableau de la puissante monarchie des Perses, lorsqu'elle s'étendit, après les conquêtes de Cyrus, des rivages de la Méditerranée aux bords de l'Indus et de l'Alaxartes. Grâce à la traduction élégante et consciencieuse de M. Suckau, nous avons pu en embrasser avec facilité toutes les parties. Nous aurions désiré pouvoir rendre un compte détaillé dans cette livraison même de ce grand monument historique ; mais le tems et l'espace nous ayant manqué à la fois, nous avons voulu en insérer au moins quelque fragment. Celui que nous avons choisi fera ressortir en même tems un détail particulier à M. Heeren ; c'est le talent avec lequel il rajeunit l'Orient, en nous montrant presque toujours l'histoire du passé dans celle du présent ; c'est l'art avec lequel il rapproche les écrivains anciens et les nouveaux, les races disparues des premiers âges et les nations plus modernes de ces

lointaines contrées, de sorte que nous n'avons jamais été mieux convaincus de la vérité de cette observation, c'est que les mœurs de l'Orient ne changent point, et que l'antiquité y existe encore.

P. M.

L'organisation du harem des rois de Perse était jadis ce qu'elle est encore actuellement chez les peuples d'origine asiatique. Recruté dans les différentes provinces de l'empire, sa surveillance et sa police intérieure étaient confiées à des eunuques, connus à la cour des rois mède bien avant l'origine de la monarchie perse, et rendus nécessaires par l'usage de la polygamie. Ces eunuques et les femmes qui entouraient le roi obtenaient facilement une influence qui, sous un prince faible, dégénérait souvent en une espèce de tutelle, et leur livrait les rênes du gouvernement jusqu'à les rendre maîtres du trône, dont ils disposaient à leur gré.

L'intérieur de ces gynécées est très-fidèlement dépeint dans l'histoire d'Esther, et Hérodote nous initie dans les mystères de ces harems par le récit d'une intrigue de cour du tems de Xerxès. Le harem était divisé en deux appartemens ou corps de logis : les femmes ne passaient du second, habité par les dernières arrivées, dans le premier, qu'après avoir été admises à partager la couche du roi.

Le luxe effréné qui se transforme en un cérémonial important finit par imposer un frein aux désirs du despote absolu. L'étiquette à la cour de Perse exigeait qu'une beauté nouvellement arrivée se servit pendant un an de parfums, pour être reconnue digne des embrassemens du despote. Le nombre des concubines devait être assez grand pour lui offrir tous les jours une nouvelle victime. La haine et l'esprit de persécution, qui cessent à mesure que le théâtre des passions est plus resserré, furent portés dans le harem des rois de Perse à un degré inconcevable. Amestris, femme de Xerxès, étant parvenue à s'emparer de la personne d'Artaynte, sa belle-sœur et sa rivale prétendue, la fit maltraiter et mutiler d'une manière si cruelle que nous n'osons en faire le récit.

Les épouses légitimes du prince étaient distinguées de ses concubines, différence qui existait aussi dans les classes inférieures. Comme tout se rattachait à l'organisation des tribus, les rois choisissaient leurs épouses dans la famille de Cyrus ou des Achéménides. Cependant l'exemple d'Esther paraît prouver que des concubines étaient aussi parfois élevées au rang des reines. On leur donnait alors les insignes royaux, le diadème et le reste de la parure. Mais les reines régnantes étaient habituellement soumises aux mêmes restrictions que les concubines, et on rapporte de Statira, comme une chose tout extraordinaire, que, bravant cette étiquette gênante, elle se montra en public sans voile.

L'incertitude de la succession au trône est inséparable des gouvernemens du sérail. Bien que la coutume en Perse donnât l'exclusion aux fils naturels, les intrigues des mères et des eunuques, secondées par le poison surent pourtant quelquefois leur frayer le chemin du trône. L'aîné des fils légitimes du roi succédait régulièrement, surtout lorsqu'il était né pendant son règne. Le roi cependant était maître du choix ; et comme il était ordinairement déterminé par son épouse, la reine-mère avait une influence encore plus grande chez les Perses que chez les Turcs. L'éducation de l'héritier présomptif lui était en grande partie confiée : il lui était donc facile de le mettre de bonne heure dans une dépendance dont il avait de la peine à se tirer dans la suite.

La vie privée des rois de Perse offrait l'image de leurs anciennes habitudes, et ressemblait à celle d'un peuple nomade livré au luxe le plus immodéré. Même après qu'ils eurent adopté des demeures fixes, les traces de cette vie nomade ne s'effacèrent jamais entièrement : elles se montrent surtout dans les changemens de résidence à différentes époques de l'année. A l'exemple des anciens chefs de hordes errantes, les rois de Perse allaient avec leur cour, suivant la saison d'une capitale de l'empire à l'autre. Suse, Babylone et Ecbatane jouissaient chacune de la faveur de les posséder quelques mois de l'année. Ils passaient le printemps à Ecbatane, les trois mois d'été à Suse, l'automne et l'hiver à Babylone. Les différences du climat, si grandes dans un empire si étendu, et plus sensibles dans ces régions d'Asie que dans celles d'Europe, y offraient des jouissances dont l'habitant de notre zone ne saurait se faire une idée. Ces voyages s'exécutaient avec une suite si nombreuse, qu'ils ressemblaient à des expéditions guerrières : et on évitait de passer par les provinces de l'empire pour ne pas les exposer à la famine. Un cortège nombreux fit toujours partie de la cour des grands dans l'Orient ; et celui des rois fut un corps d'armée. Les mêmes usages se retrouvent encore de nos jours chez les souverains de l'Asie, et on ne lit qu'avec étonnement les relations qu'en font les voyageurs européens.

On voit également des traces de la vie nomade dans la construction des palais et des maisons de plaisance des rois de Perse. Ils étaient tous environnés de grands parcs ou paradis, formant des districts assez vastes pour y passer la revue des armées, ou pour chasser des troupes de bêtes sauvages enfermées dans leur enceinte. De tels établissemens ne se trouvaient pas seulement auprès des grandes capitales, mais dans beaucoup d'autres provinces où les rois aimaient à s'arrêter, ou qui étaient la résidence des satrapes.

Le palais des rois avait, chez les Perses, le nom de *Porte*, comme aujourd'hui chez les Turcs. Selon la coutume des despotes asiatiques, les rois de Perse ne se montraient que rarement en public, et on était difficilement admis en leur présence. Les courtisans employés dans le palais se tenaient selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures ou péristyles, ou devant les portes ; et le respect prescrivait surtout devant lui une étiquette sévère, à laquelle on était formé dès la première jeunesse. Le nombre des serviteurs de la cour, des maîtres de cérémonies, des satellites, ne saurait être fixé. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au monarque ; ce qui leur fit donner les titres d'oreilles du roi, d'yeux du roi, etc., car personne ne pouvait pénétrer sans intermédiaire jusqu'au monarque.

La table était également soumise à un cérémonial uniforme, qui, devant satisfaire au goût le plus raffiné, ne gênait personne plus que le despote lui-même. Comme maître absolu

de l'empire, il ne peut prendre que tout ce qu'il y a de plus exquis en fait de mets et de boissons. Il ne boit d'autre eau que celle du Choaspes, qu'on transportait dans ses voyages sur des chariots dans des vases d'argent. Le sel de sa table devait être du temple de Jupiter-Ammon, situé au désert d'Afrique; son vin, de Chalybon en Syrie; le froment de son pain d'Eolie, etc. L'usage voulait encore que, lorsque le roi de Perse passait par une province, on lui offrit les fruits les plus précieux du pays; et il y avait une grande quantité d'hommes occupés à rassembler pour sa table les aliments les plus recherchés.

Au nombre des plaisirs des souverains perses étaient les grandes chasses qui les divertissaient le plus, et qui étaient pour eux comme l'école de la guerre. Ces chasses exigeaient ordinairement de nombreuses troupes armées, et ressemblaient à peu près à nos petites guerres. Les Perses avaient été originellement pasteurs et chasseurs. Une de leurs tribus, les Sagartiens, encore nomades du tems d'Hérodote, faisaient de la guerre même une sorte de chasse; et quand ils poursuivaient l'ennemi, ils lui jetaient, comme aux bêtes sauvages, des lacets autour de la tête. Ce genre de vie se retrouve encore chez les Perses dans une civilisation plus avancée, et le luxe qu'ils étalaient est tout-à-fait semblable à celui qui règne aujourd'hui chez les princes mongols. On distinguait la chasse dans les parcs, amusement favori des souverains et des grands, de la chasse en plein champ, regardée comme plus noble et plus honorable, et dont le théâtre ordinaire était la Médie septentrionale ou l'Hyrcanie, contrées peuplées d'animaux innombrables.

POÉSIE.

LES TROIS COULEURS.

CHANT PATRIOTIQUE.

Paroles de M. A. Blanc, musique de M. A. Vogel.

Liberté sainte, après trente ans d'absence,
Reviens, reviens; leur trône est renversé;
Ils ont voulu trop asservir la France,
Et dans leur main leur sceptre s'est brisé.
Tu reverras cette noble bannière
Qu'en cent climats portaient tes fils vainqueurs;
Ils ont enfin secoué la poussière
Qui ternissait ses brillantes couleurs.

Au bon plaisir, à la grâce divine,
Va succéder, pour la leçon des rois,
Un droit plus vrai, tirant son origine
Des droits du peuple et restreint par les lois.
La Charte en main, la France libre et fière
Pour l'avenir peut essuyer ses pleurs,
Le drapeau blanc roule dans la poussière
Qui ternissait nos brillantes couleurs.

Soldats, enfans de la même patrie,
Un vain serment, un devoir mal compris,
Vous fit défendre une race flétrie,
Qui mendia son sceptre aux ennemis;
Venez à nous, plus de sanglantes guerres.
Nous pardonnons malgré tous nos malheurs;
Qui, désormais, tous les Français sont frères,
Car la colonne a repris ses couleurs.

Et vous, Français, dignes fils de la gloire,
Qui maintenant dormez dans le cercueil.
Si nous chantons après votre victoire!
Ah! dans nos cœurs nous portons votre deuil.
De ce trépas que votre âme soit fière,
Car dans le temple ouvert en votre honneur,
La liberté déploiera la bannière
Dont votre sang retrempe la couleur.

VOYAGES.

LE TOMBEAU DE RACHEL, EN PALESTINE.

..... La vallée, ou plutôt la plaine aride de Rephidim, se déploie pendant plusieurs milles sans offrir aux regards du voyageur brûlé par le soleil d'autre lieu de repos qu'un simple et modeste cabaret turc, où les Arabes du désert se donnent quelquefois rendez-vous; mais que le pèlerin évite avec soin. Un peu plus loin sont les ruines du village de Rama, dont quelques pans de murailles et des monceaux de pierres seules indiquent la place. Dans la même plaine, et tout près du village détruit, on voit le tombeau de Rachel. C'est un des lieux de la terre où la vérité des traditions semble sortir des objets inanimés pour se révéler avec le plus de force. Tout est solitaire aux environs. On n'y voit ni palmiers ni cyprès; aucun arbre ne couvre de son ombre le simple mausolée où reposent les cendres de la mère d'Israël, et cependant ce lieu éveille plus de souvenirs, excite plus d'intérêt que des monumens décorés de tout le luxe des arts. Le voyageur passe avec indifférence devant les tombeaux de Zacharie et d'Absalon, dans la vallée de Josaphat; il jette à peine un regard sur ceux des rois, dans la plaine de Jérémie; mais en voyant celui de Rachel, son imagination le reporte au berceau des peuples de l'Orient, lui rappelle le pouvoir de la beauté qui sut adoucir un long exil, et il bénit la mémoire de cette compagne tendre et fidèle dont les soins charmèrent tant de peines et d'ennuis.

Les Turcs ont en général entouré de beaucoup de pompe la sépulture de la plupart des personnages dont les noms figurent dans l'ancien Testament. Une mosquée est construite sur les tombeaux de David et de Salomon. Un autre temple du même genre, vaste et ancien, couvre aussi la grotte de Machpelah à Hébron, et le terrain des environs est inviolable et sacré. La grotte, dont on n'aperçoit que l'entrée sombre et profonde, est placée au milieu de l'intérieur de l'édifice, où ne sont admis que les fideles musulmans. Depuis plus d'un siècle, on connaît à peine deux Européens qui aient pu y pénétrer en gagnant quelques gardiens, et non sans courir les

plus grands dangers. Le dernier fut un comte italien; il y a trois ans, il obtint, à force d'argent, d'entrer dans la mosquée et de visiter la mystérieuse grotte. La vallée où l'antique Hébron est située est souvent parcourue par les pèlerins et les voyageurs; mais la peine de mort, portée contre tout chrétien qui oserait s'introduire dans la mosquée, suffit pour réprimer la curiosité qu'inspire ce lieu célèbre. La grotte, à ce que nous disent les Turcs, est spacieuse et taillée dans le roc; les sépultures des anciens patriarches s'y trouvent encore.....

Cependant le tribut de vénération accordé par les sectateurs de Mahomet à la tombe de Rachel produit une impression bien plus profonde que la vue de colonnes de marbre et de riches lambris. Le désir qu'ils éprouvent d'être ensevelis auprès de ses restes est surtout très-remarquable. Les environs de ce modeste mausolée sont couverts de tombeaux de Musulmans. Ce n'est pas seulement la grandeur, la sagesse, la sainteté, que les Turcs honorent en Rachel; ce sont surtout ses vertus domestiques. Elle fut épouse dévouée, tendre mère; une nation belliqueuse lui doit le jour; tels sont ses titres au respect des Musulmans.

Lorsqu'un convoi funèbre traverse lentement la plaine de Rephidim et se dirige vers le sépulcre, cherchant à placer auprès de son enceinte les restes d'un être chéri, si un Juif apparaissait, il serait maudit et maltraité par ce peuple qui s'agenouille sur les cendres d'un de ses ancêtres, tant est déchu cette malheureuse nation, qui ne peut même approcher des lieux pleins de son ancienne grandeur. En effet, pour empêcher que les Israélites ne pénétrant dans le monument, les colonnes qui en soutiennent le dôme sont réunies par un mur en maçonnerie. Aux environs, on ne voit pas ces élégans piliers en bois ou en marbre, ces inscriptions en lettres d'or, ces riches et somptueux mausolées dont les Turcs aiment ailleurs à couvrir leurs cimetières. Ici le lieu semble répondre à tous les desirs, satisfaire à toutes les ambitions; une simple pierre, où l'on vient quelquefois verser des larmes, marque seule la place de repos d'un parent ou d'un ami. On ne peut, sans éprouver un sentiment profond de mélancolie, au milieu de cette solitude dont jamais n'approcheront les pompes de la vanité humaine, voir tous les signes de la douleur donnés par ces Musulmans revêtus du même costume que portaient jadis les patriarches habitans des mêmes lieux.....

L.....

ÉPREUVE PAR LE POISON EN AFRIQUE.

Nous avons lu ce qui suit dans un fragment communiqué par Lander, le fidèle domestique de Klapperton.

« J'étais un matin à déjeuner avec de l'huile de palmier et du maïs rôti, lorsqu'un envoyé du roi nègre entra brusquement et me donna l'ordre de me trouver à midi dans la cabane du fétiche pour être interrogé par les prêtres sur une accusation portée contre moi. Je connaissais parfaitement la manière dont ces sortes d'affaires se conduisent dans le pays; aussi ma première, ma seule réflexion, fut celle-ci: faut-il mourir aussi jeune et après avoir surmonté tant de périls? Faut-il que mon corps devienne la proie des bêtes sauvages? Cependant j'employai le peu de tems qui me restait à me préparer à la mort, et quand le moment fut venu, je me rendis avec beaucoup de calme à la cabane du fétiche. La nouvelle du jugement d'un blanc s'était répandue aux environs, et tous les habitans, armés de pieux, de lances, d'arcs et de flèches, me servaient de cortège. Je trouvai dans la hutte une troupe de prêtres assis et formant un cercle au milieu duquel on me fit placer. Un d'eux se leva et me dit avec beaucoup d'emphase et de gravité, en me présentant une coupe qui contenait une liqueur transparente et limpide comme l'eau: « Tu es accusé de former des projets contre le roi et son gouvernement, et en conséquence tu vas avaler le breuvage contenu dans ce vase. Si tu es coupable, il te donnera la mort; dans le cas contraire, il ne te fera aucun mal; car nos dieux ne commettent pas d'injustice. » D'une main tremblante, je saisis la coupe, en jetant un coup d'œil sur mes juges. Ils étaient impassibles et sérieux; un silence de mort m'environnait. Dans l'impossibilité de tromper ces nombreux regards fixés sur moi, j'élevai une courte prière au Dieu des chrétiens, j'avalai le terrible breuvage, et je laissai tomber la coupe vide à mes pieds. Un murmure sourd et prolongé se fit entendre parmi la foule qui s'attendait à me voir expirer à l'instant, et qui s'ouvrit pour me laisser sortir en s'apercevant que je n'éprouvais aucun symptôme de mort prochaine. Rentré chez moi, je me hâtai de prendre un puissant vomitif, et j'eus le bonheur d'expectorer le poison en totalité. Mes esclaves me racontèrent qu'on le composait avec l'écorce d'un arbre très-abondant dans le pays, et que j'étais le premier individu qu'on se souvint d'avoir vu échapper à ses funestes effets. Il avait une saveur amère, mais je n'éprouvai du reste que quelques vertiges qui se dissipèrent complètement deux ou trois heures après l'épreuve. »

LANDER.

MÉLANGES.

EXÉCUTION DU MARÉCHAL NEY.

ÉPIQUE DE 1815.

Qu'elle fut longue et remplie de cruelles angoisses, cette nuit qui précéda la funeste journée du 7 décembre 1815! Et combien de nobles cœurs, en proie à cette anxiété mortelle qui vient toujours assaillir l'homme au moment où il va accomplir une grande et périlleuse entreprise, en avaient hâté de leurs vœux les heures trop lentes au gré de leur impatience!...

Les premiers feux du jour venaient enfin de blanchir à l'horizon; mais à la clarté pâle et douteuse que jetait l'aube-roi en s'élançant dans l'espace; à ces ombres mystérieuses qui, voltigeant encore comme suspendues sur la terre, semblaient ne l'abandonner qu'avec regret, on eût dit que la nature voulait s'associer, par la robe de deuil dont elle s'était enveloppée, à cette douleur profonde dans laquelle tout un peuple allait être plongé par l'exécution sanglante dont le soleil même hésitait à éclairer le théâtre.

Toutes les avenues du palais du Luxembourg étaient depuis long-tems assiégées par une foule immense qui s'accrois-

sait à chaque instant, triste, morne et silencieuse à la vue de l'appareil militaire que le pouvoir avait déployé, mais faisant éclater par intervalles ses terreurs et son impatience, par un murmure sourd et prolongé, qui allait se perdre sous les voûtes du palais où gémissait l'illustre proscrit.

Malgré ces apprêts formidables, quelques-uns osaient espérer encore... On disait, que la clémence royale viendrait s'étendre sur cette glorieuse tête, et la dérober au coup mortel qui la menaçait; et à cette pensée consolante, que de vœux ardents et sincères s'élevaient de cette réunion d'hommes obscurs pour la plupart, mais tous accessibles à une généreuse pitié en faveur du héros qui, séparé d'eux par l'intervalle immense des plus hautes dignités militaires, semblait s'en être rapproché en cet instant suprême par la grandeur de son infortune!!!

Mais presque au même moment sortaient de l'enceinte du palais des bruits mystérieux qui, par une sorte de pressentiment sinistre, glaçaient d'effroi tous les cœurs, et substituaient à des illusions mensongères la perspective d'une trop affreuse réalité!

Rien ne transpirait cependant encore sur l'heure et le lieu de l'exécution; aucun regard curieux ne pouvait du dehors sonder le mystère de cette enceinte que défendaient de redoutables barrières; mais chacun semblait comprendre, par cette divination du cœur qui ne trompe jamais, car elle est la voix de Dieu même, que l'on était dans l'attente d'une importante décision.

Dans cette incertitude, et cruellement abusés par des démonstrations perfides, les chefs de l'entreprise au succès de laquelle tenait seulement, suspendue comme par un léger fil, cette glorieuse existence, avaient disposé toutes leurs forces sur les deux routes qui conduisaient à la plaine de Grenelle... Tout était préparé pour le succès: il paraissait inévitable; on n'attendait que le moment; et pourtant les traits habituellement austères du général de Sartène étaient empreints d'un sentiment encore plus fortement prononcé de douleur et de tristesse, qui résistait à toutes les espérances que Valdemar essayait de faire briller à ses yeux, et le major lui-même, agité d'une émotion indéfinissable qu'il était impuissant à maîtriser, sentait son cœur se glacer, et trembler ses lèvres, à l'instant même où il laissait échapper des paroles rassurantes.

Tout-à-coup un bruit lointain, comme d'un coursier parti de la rive opposée qui dévorait l'espace sous ses pieds bruyants et rapides, vint, porté sur les ailes du vent, faible et confus d'abord, puis redoublant par son approche, puis enfin plus éclatant, réveiller une dernière espérance au fond des cœurs. Le messager s'avancait sans aucun obstacle, car les rangs s'ouvraient précipitamment devant son passage, et chacun de ses pas était accueilli par des cris de joie et d'allégresse!

« C'est sa grâce!... sa grâce! s'écriait-on de toutes parts! Place à celui qui apporte cet heureux message!!! »

Puis, après un moment de silence:

« Il est enfin sauvé! disait l'un, s'étonnant d'avoir encore des larmes en cet instant de bonheur... »

« Oui, il est sauvé! Vive, vive le maréchal Ney!!! répondaient des milliers de voix dans leur ivresse... »

« Ils n'auraient pas osé le faire périr! s'écriait un autre en brandissant avec fierté ses bras au-dessus de sa tête. »

A cet air martial, on avait reconnu un vétéran de nos immortelles phalanges, et mille acclamations lui servaient à la fois de réponse.

« Il pourra vous conduire encore à la victoire, brave militaire! Vivent les soldats de la France et leurs illustres chefs! »

« Son courage nous conservera encore nos maris, nos enfans, comme à la Bérésina... »

« C'est lui qui les a sauvés des rigueurs de l'hiver et de la fureur des cosaques! »

« C'étaient eux qui, n'ayant pu le vaincre sur le champ de bataille, voulaient le faire périr par la main de ses propres soldats! »

« C'était son glorieux titre de prince de la Moskowa qui excitait leur rage! »

« C'était sa vie entière dont ils étaient jaloux! »

« Il les a écrasés tant de fois! pouvaient-ils pardonner à sa gloire?... »

« Ils en sont même encore humiliés dans leurs triomphes!... »

« Il saurait les vaincre de nouveau, s'il le fallait, car le roi lui rendra sa confiance... »

« Oui, le roi le mettra à notre tête! et malheur alors, malheur aux ennemis de la France!!! »

Ainsi le peuple, par ces cris confus qui se succédaient rapidement, faisait éclater la joie que lui avait inspirée la certitude de la grâce accordée au maréchal;... car, en ce moment, ce n'était plus seulement une espérance; chacun était persuadé, convaincu, que ce message ne pouvait avoir d'autre but que l'heureuse délivrance du prince; et malheur, peut-être, à celui qui eût osé conserver le doute même le plus léger!

Cependant le tems s'écoulait, et rien ne venait encore justifier cette assurance prématurée!

« Qu'il tarde à paraître! disait l'un en s'irritant de la lenteur des heures... »

« Croyez-vous, lui répondait-on, qu'il se montrera bientôt? car il faut qu'il voie par lui-même l'ivresse que nous cause sa délivrance! »

« Sans doute qu'il viendra nous en remercier; il est si bon ce digne maréchal! »

« Si humain, si généreux, et nullement fier des grades qu'il a conquis par son courage! »

« Toujours accessible au malheur! Pour ses soldats un protecteur et un père!... Vive à jamais mon ancien général!!! »

« Oui, vive, vive à jamais le maréchal Ney! »

Une détonation rapide et sourde vint tout-à-coup faire trembler la terre sous leurs pas... Il avait à jamais vécu, le héros de la Moskowa et de vingt batailles!

Un cri unanime d'effroi et de douleur accompagna sa grande âme dans l'éternité qui venait de s'ouvrir devant elle; puis, à cet élan spontané succéda un morne silence; on eût dit que tous les cœurs s'élevaient, dans un saint recueillement, vers le trône du maître du monde pour implorer, en faveur de la victime, une miséricorde qu'elle n'avait pas rencontrée sur la terre.

Le général de Sartène, en ce moment terrible, avait paru frappé du même coup qui venait de trancher une si belle vie. Pâle, immobile, les yeux fixés sur la terre... les larmes manquaient à ce sombre désespoir !

A ses côtés, Valdemar, hors de lui, semblait chercher de tous les côtés une victime pour assouvir la rage qui le dévorait. Ses traits étaient livides de fureur, et de ses doigts, contractés par une sorte de frénésie, il déchirait son sein, tout en frémissant de son impuissance !

« Les misérables ! s'écria-t-il enfin lorsqu'il put articuler quelques paroles... »

— « Dieu puisse ne pas faire retomber sur leur tête le sang qu'ils viennent de répandre ! dit le général de Sartène que le cri de Valdemar avait rappelé à lui-même... »

— « C'est un crime de plus, général, qu'une précaution si affreuse ! l'immoler dans cette enceinte ! sous les verrous !... protégés par des murailles ! Lâches bourreaux ! ils n'ont pas osé nous disputer sa tête... »

Le général ne répondait plus à ces paroles de désespoir et de colère ; les pleurs inondaient son visage, et ses regards étaient tournés vers le ciel, avec une expression indéfinissable !

« Votre main est glacée, général ! » lui dit Valdemar effrayé de son immobilité, et comme surpris lui-même d'être encore sensible à de nouvelles douleurs... »

Le général, ému de l'accent de Valdemar, abaissa vers lui ses yeux noyés de larmes, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Je demande au ciel, lui dit-il, la résignation nécessaire pour pouvoir pardonner aux ennemis de cet infortuné ! »

— « Leur pardonner ! s'écria Valdemar avec un violent transport ; ah ! songeons plutôt à le venger ! »

— « Il ne le sera que trop par les regrets amers que sa mort déplorable causera un jour à ceux-là même qui l'ont aujourd'hui ordonnée ! »

— « Qu'importent de stériles regrets quand le crime est accompli ? ce glorieux sang crie... »

— « Non, non, major ! sur sa tombe... »

— « Il faut de sanglants holocaustes !... »

— « Ses mânes les répudieraient, Valdemar, repartit M. de Sartène d'un ton imposant et solennel... des larmes, des regrets, une couronne de fleurs immortelles pour le brave des braves ! et qu'il repose en paix, toujours présent à notre souvenir ! Ah ! qu'on ne dise pas de lui qu'il est entré dans ce séjour, au seuil duquel viennent expier les passions humaines, poursuivi par le cri du sang que sa mémoire aurait fait répandre ! »

Ces paroles touchantes avaient paru ébranler un moment la terrible volonté de Valdemar ; mais les passions qui fermentaient dans son cœur étaient encore trop ardentes pour qu'il pût s'ouvrir à cette résignation courageuse dont le vieux guerrier lui donnait un si noble exemple.

« Non, non, s'écria-t-il avec fureur, point de trêve avec les meurtriers... la mesure est comblée !... Entre nous c'est désormais une guerre à mort... Dieu sera notre juge... Adieu, général ! je cours retrouver nos amis et veiller à leur sûreté ! »

— « Valdemar ! Valdemar ! s'écria le général en faisant un effort pour le soutenir ; car en cet instant surtout, il redoutait les suites d'un si violent désespoir... »

Mais le major ne l'entendait déjà plus... il avait rapidement adressé un geste d'intelligence à quelques personnes qui paraissaient suivre tous ses mouvements avec une attention mêlée d'inquiétude, et s'était bientôt perdu dans la foule morne et silencieuse qui entourait encore le théâtre de cette sanglante exécution.

(Extrait inédit d'un roman historique intitulé Arthur Saingal, par Frédéric Chevallier.)

LA RETRAITE DE VIDOCQ.

Vidocq, dans sa jeunesse, fut un très-méchant garnement. A Arras, sa ville natale, il était généralement considéré comme un agent de trouble et de désordre ; on le jugeait capable de tout, hors le bien ; on le redoutait, son nom seul inspirait une vague terreur. Il fut mis en jugement et condamné à huit ans de fers comme faussaire. Il était alors âgé de 26 ans, et si nous comptons bien, il doit avoir aujourd'hui la soixantaine. Un an après, c'est-à-dire, le 20 décembre 1797, il fut amené à Paris et remis au citoyen Bault, officier invalide, chargé de la conduite de la chaîne pour le port de Brest, d'où il parvint à s'évader le 13 février 1798. Le 22 mars, il fut repris, et le 3 août, il fut dirigé sur le port de Toulon, d'où il réussit à s'échapper le 21 décembre 1799. Cette fois, il jouit assez long-temps de sa liberté, puisqu'il ne fut arrêté que le 12 juin 1805. Le 28 octobre suivant, il trompa encore la surveillance de ses gardiens, et s'étant caché à Paris, il n'y fut découvert que le 3 juillet 1809. Depuis ce jour, il fut détenu, tant à la Force qu'à Bicêtre jusqu'au 3 février 1811. Vidocq passa ainsi, à diverses reprises, soixante-neuf mois dans les fers.

Il était tailleur d'habits, ou plutôt marchand fripier, rue Saint-Jacques, n. 4, lorsqu'il fut arrêté pour la dernière fois. Il essaya, comme auparavant, de se dérober au châtimement qu'il avait encouru ; mais ayant échoué dans plusieurs tentatives, il prit enfin le parti de faire des démarches pour obtenir un adoucissement de peine. Coco Lacour était alors son compagnon d'infortune, et il le pria de lui dresser un mémoire, dans lequel le roman de sa vie fut arrangé de manière à toucher le préfet de police, dont il implorait la pitié.

Le magistrat voulut mettre son dévouement à l'épreuve, et Vidocq, pour lui plaire et obtenir d'être élargi, lui sacrifia tous ses camarades de captivité qui avaient eu le malheur de lui faire des confidences, il fut libre, il fut heureux : il fut mouchard, puis capitaine de mouchards, investi de toute l'autorité que la police pouvait conférer sous le régime de l'arbitraire.

Vidocq jouit assez paisiblement de sa dignité jusqu'en 1826, époque où des attaques ayant été dirigées contre son administration, il donna sa démission, qui fut acceptée.

Depuis lors, Vidocq s'intitula fabricant de papiers, et a signé trois volumes de mémoires. Il a une voiture, des chevaux, et on assure qu'il a amassé trente mille livres de rentes. Son habitation de Saint-Mandé, bien qu'élégante, vaste et commode, lui a peu coûté à élever ; elle a été construite avec des matériaux repêchés dans la Seine par les agents de sa bri-

gade. Pendant ce tems, les voleurs eurent beau jeu ; les mouchards étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture ; il s'en suivit une mortalité parmi eux, et force rhumatismes et fraîcheurs dont quelques-uns se ressentent encore. Mais Vidocq est l'abri, est chaudement, grandement, proprement et solidement logé ; il a un bassin pour ses canards, j'allais dire pour ses cygnes, une écurie pour ses chevaux, une remise pour ses équipages, une niche pour son singe, deux niches pour ses grands chiens, des cachettes, des refuges, des souterrains, des terrasses, un belvédère d'où l'on voit venir, des meurtrières par lesquelles on peut faire feu, un salon rempli d'armes, sabres, poignards, fleaux, pistolets, fusils, carabines, espingoles, des armes partout ; des armes chargées et amorcées ; de la poudre, des balles, des munitions de toute espèce, des retraites ménagées, des pièges, des surprises, etc. ; arsenal, citadelle, résidence champêtre, la demeure de Vidocq est à la fois tout ce qu'elle doit être, pour soutenir un siège, tout ce qu'elle peut être pour la commodité. C'est le manoir d'un mainotte ou d'un vieux chef de cleftis ; chaque soir le maître de céans, l'Ali-pacha Faubourien, précédé de ses deux féroces matins, dont les crocs le rassurent, fait une ronde à l'intérieur de ses domaines. Malheur au pauvre diable que ces gueules terribles rencontreraient.

Vidocq a chez lui des trophées qui ravivent tous les souvenirs de sa carrière. Ce sont des menottes, des chaînes, des cordes, des pincettes, des rossignols : enfin tous les attributs des deux métiers, voleur et mouchard. Tous les costumes sous lesquels il se travestit sont exposés dans une des salles de sa demeure ; cette friperie est son musée. La garde-robe de Talma était plus riche, mais elle n'était ni plus curieuse, ni plus variée. Vidocq montre cette défroque avec une extrême complaisance. Une de ses manies est de croire que la nature l'avait destiné à être un grand comédien ; il raffole des héros de mélodrame. Lorsqu'on parla de le traduire sur la scène, il offrit de paraître en personne dans la pièce moyennant 500 fr. par représentation. Il voulut aussi s'engager pour Londres, mais le directeur du théâtre où l'on joue Vidocq craignit que l'illusion ne fût détruite par la réalité.

Vidocq est d'une taille ordinaire : il a les sourcils onduleux à reflet jaunâtre, les favoris tant soit peu ardens, les cheveux épais, durs et plantés très-bas ; l'œil légèrement clignotant, mais vif et fin, le rire faux bonhomme, une sérieuse préméditation, le teint d'un roux, le front ridé, le regard équivoque, les muscles menteurs frémissants, le cou gros et court, la poitrine évasée, le dos assez renversé, les cuisses courtes, les jambes arquées et la marche d'un tailleur.

A son intérieur il est modeste ; là, sa mise est tout-à-fait rustique ; blouse bleue, gilet de laine, bonnet de tricot polycoloré ou casquette de chat, gros cabots à brides, pantalons vagues en toile grossière, comme la manche à vent qui porte l'air dans un entrepôt. C'est dans ce négligé qu'il ouvre sa porte à chaque arrivant qui, pour ne pas être dévoré, doit avoir la précaution de passer de profil entre les deux cerbères. Vidocq, allant faire ferrer son cheval, n'est déjà plus vêtu avec cette simplicité : le hulot d'alpaga à gros boutons blancs en os a remplacé la blouse ; sa tête est coiffée d'un bonnet rouge à la cosaque, tour d'astracan noir, gland en or, avec la boucle de cheveux à la Fanfan sur la tempe gauche. Il veut avoir l'air farouche et galant. En monsieur, il est cosu : habit étoffé en drap cachemire noir ou vert, linge très-fin, chapeau noir à larges bords, pose horizontale. En été, il a le chapeau gris, qu'il porte sur l'oreille. Sa tenue diplomatique est l'habit à la française, veste d'or, chapeau à plumes, culotte courte en drap de soie, épée à poignée et nœud d'acier, langage épuré, apprêté, empesé, presque académique et imitant parfois le frottement du taffetas, phrases d'apparat à cuirs brillantes.

Peut-être parviendrait-on à tracer le caractère de Vidocq d'après son ameublement, mais on jugerait difficilement de ses opinions à l'inspection des images qui tapissent son appartement. Louis XVI au Temple et Napoléon à Ste-Hélène s'y font mutuellement pendant. Louis XVIII, le sultan Mahmoud et les Grecs, la prise du Trocadéro et le passage du pont d'Arcole s'y trouvent placés en regard, sans qu'il y ait de préférence marquée pour personne. Tout annonce des affections contraires qui se font équilibre. Au reste, cela doit être ainsi chez un homme qui répète jusqu'à satiété qu'ici-bas, tout se fait par intérêt, et que toute vertu est ou de la bêtise ou du calcul.

(Extrait du SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES DE VIDOCQ.)

MATHELINE DE MONTFORT.

CHRONIQUE. — 1408.

Les Amaury, comtes de Montfort, étaient une des plus anciennes familles de la Champagne. Ils portaient d'azur en bandes de trois pièces, avec fleurs de lis de sable sur le champ et têtes d'aigles en brisure. Le nom des comtes de Montfort qui figure avec honneur entre les plus beaux noms de France, dans l'histoire des dix premiers règnes de la troisième race, en disparaît tout-à-coup vers le milieu du XV^e siècle, sans qu'aucun historien ait recherché les causes ou pénétré le mystère de cette étonnante disparition. Les détails qu'on va lire extraits de manuscrits originaux qui ne sont pas destinés à voir le jour, suppléeront à cet égard au silence absolu de l'histoire et au défaut complet de documents authentiques.

Haute et puissante dame Matheline de Montfort, restée veuve à 21 ans du vieux sire de Coucy, qu'elle avait épousé, dit le chroniqueur, par motif d'argent plutôt que par raison d'amour, était parfaitement belle. Elle avait de grands yeux noirs, dont le regard était plein de tristesse et de douceur, des cheveux lustrés comme le jais et doux comme la soie, puis un maintien rempli de noblesse et des manières pleines de dignité. Dans un tournoi, nulle n'avait plus de grâce qu'elle à nouer l'écharpe brodée sur l'épaule d'un chevalier, et elle était admirable, quand, montée sur son palefroi, elle recevait de la main droite la patte de chevreuil qu'un chasseur lui présentait à genou, et lui donnait en souriant sa gauche à baiser.

On ne reprochait qu'une chose à la châtelaine de Montfort : c'était une pâleur excessive et une sorte d'immobilité dans le regard, qui frappait quand on la voyait pour la première fois.

On n'a jamais toutes les joies dans ce monde-ci, dit le pro-

verbe, et la belle Matheline, si brillante et si enviée, ne faisait pas exception à la règle. Depuis trois générations, toutes les femmes de la famille de Montfort étaient mortes à 21 ans, et quoiqu'on eût alors trouvé difficilement quelqu'un de moins superstitieux que Matheline, une pareille idée ne laissait pas que de l'occuper. On disait aussi que les Amaury avaient toujours su long-tems d'avance le jour et l'heure de leur mort, et on en citait de frappants exemples. — Pendant la longue maladie qui mit son père au tombeau, on l'avait vu souvent se réveiller en sursaut, se débattre violemment dans son lit, et la nuit qui précéda celle de sa mort, à la fin d'une de ces crises, il s'était levé sur son séant et avait crié d'une voix affreuse : « Que diable ! quand vous me tirerez les pieds avec vos mains » froides, vous savez bien que nous ne sommes pas encore à la Saint-Médard. » Le lendemain, qui était la fête de saint Médard, il trépassa à onze heures du soir. — Pendant les dernières années de sa vie, le vieux sire de Coucy faisait toujours coucher un homme d'armes dans sa chambre, et souvent il l'appelait par son nom, au milieu de la nuit : « Un tel, disait-il, écoutez, on frappe à la porte... » Et là dessus, il se taisait et écoutait pendant quelques minutes, puis il reprenait : « Tenez, tenez, on frappe encore ; mais, pour Dieu ! n'ouvrez pas ; mon heure n'est pas encore venue. »

La châtelaine de Montfort habitait la chambre dans laquelle sa mère était morte ; une chambre très-grande et très-haute, avec une énorme cheminée de marbre ; et par respect pour les dernières volontés de sa mère, elle l'avait laissée dans l'état où elle l'avait trouvée à sa mort. Les grands fauteuils de cuir noir étaient encore à leur place, la lampe d'argent suspendue au plafond blasonné, et les vieux portraits de famille attachés aux parois lambrissées des murs. Elle avait même porté la différence jusqu'à laisser à côté de sa toilette, adossé contre le mur, entre son miroir doré et son lavabo, un squelette d'une grandeur prodigieuse, pour lequel sa mère avait témoigné jusqu'à son dernier jour un respect auquel personne n'avait jamais rien compris. L'habitude l'avait familiarisée par degrés avec l'aspect d'un objet hideux par lui-même et auquel les idées superstitieuses du tems prêtaient un mystérieux pouvoir. Elle était parvenue avec le tems à le voir, à le toucher sans frayeur, et elle avait fini par s'en servir comme d'un meuble de fantaisie, pour des usages de toilette et de petits détails d'intérieur. Il lui servait à la fois d'écrin et de portefeuille. C'était entre ses côtes disjointes qu'elle glissait ses lettres d'affaires et ses billets d'amour. Après le bal, les bagues de la châtelaine paraient les doigts noueux du squelette, les bracelets de fil d'or pendaient aux os longs et blancs de ses deux bras, les agrafes de pierreries brillaient dans ses yeux vides, et le bouquet du corsage entre ses mâchoires édentées.

Une nuit, il y avait eu une noce dans un château voisin, et la châtelaine était rentrée fort tard à Montfort. Elle pensait encore à la fête qu'elle avait enchantée... Ces douces paroles qui enivrent, ces mots d'amour vifs et brûlants qu'une jolie femme entend de toutes les bouches dans le tumulte d'un bal, elle les comprenait en se voyant dans son miroir ; elle les excausait presque ; puis, en souriant, elle détachait l'une après l'autre les fleurs de sa chevelure. Une rose blanche s'échappa de ses mains et tomba aux pieds du squelette. Matheline se baissa pour la ramasser. Sa rose était tout effeuillée, et à côté, elle trouva une lettre, une lettre sans adresse et pliée en long... le cachet était noir sans chiffre et sans devise ; elle l'ouvrit, et devint pâle et tremblante, car la lettre était en blanc comme l'adresse... — Mon Dieu ! dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ? — Elle tomba sur un des fauteuils où sa vieille mère s'était si souvent assise, et ses yeux se fixèrent involontairement sur l'infatigable messager, et un frisson convulsif la saisit quand elle vit le squelette lever trois fois ses mains décharnées, et qu'elle entendit trois soupirs sortir de sa poitrine ; mais des soupirs qui ne ressemblaient pas aux nôtres, des soupirs secs, courts et tremblés, parce qu'ils ne passaient qu'entre des os... Elle ne sut pas ce qui advint ensuite, ni ce que le ciel ou l'enfer fit d'elle pendant cette nuit-là, parce qu'elle avait perdu connaissance, et qu'il était grand jour quand elle revint à elle.

Ce jour-là, Matheline fut bien plus pâle que d'ordinaire ; elle fit prendre dès le matin les halberdiers à ses hommes d'armes, défendit à qui que ce fût de sortir du château avant trois jours, et le pont-levis fut levé comme à la veille d'un assaut. La châtelaine se para de ses plus beaux atours, et s'enferma dans la grand'salle avec son chapelain, sa nourrice et le plus jeune de ses pages, et toute la journée on les entendit réciter en latin les litanies des saints et les prières des agonisants. La nuit vint, et Matheline coucha dans la grand'salle du château où elle avait fait dresser un lit.

La journée du lendemain se passa comme celle qui venait de finir, en prières. Matheline était parée avec plus de soin encore que la veille. Mais elle ne put rien manger de la journée, et on remarqua que ses lèvres étaient presque aussi blanches que sa peau.

Le troisième jour arriva. Matheline n'avait pas dormi de la nuit et se plaignait d'un grand malaise dans tout le corps ; elle avait les yeux ternes et le visage défait ; ses lèvres n'étaient plus blanches comme la veille, mais bleues et violettes, et à la voir, on l'aurait prise pour une morte. Elle demanda qu'on lui mit la robe de velours qu'elle portait le jour de ses nocces, et voulut se remettre en prières ; mais elle était si faible que jamais elle ne put se tenir à genoux, et qu'on fut obligé de l'asseoir dans un fauteuil avec un oreiller sous sa tête. Lorsque cela fut fait, et que les litanies étaient déjà fort avant, elle se ravisa tout-à-coup comme s'il lui eût manqué quelque chose, et dit qu'elle voulait avoir sa couronne de comtesse. Mme Loise, sa nourrice, fut la chercher et la lui posa sur la tête ; et tous ceux qui se trouvaient là présents assurèrent que jamais elle n'avait été plus belle ni plus touchante. Alors les prières recommencèrent et durèrent jusqu'à la nuit tombante. Comme le ciel était couvert depuis le matin, et qu'il avait plu toute la journée, le jour baissa de bonne heure, et quand il fut nuit close, la châtelaine se rapprocha du feu, et s'entreteint quelque tems avec le prieur ; mais elle se faisait effort pour parler, et souvent elle restait plusieurs minutes sans mot dire, ses yeux fixés sur le feu dont le bois brûlait tout noir, comme s'il eût été mouillé.

Ces longs silences faisaient mal à la châtelaine, et elle dé-

au petit page de chanter quelque joyeux virelai pour charmer la longue soirée. L'enfant décrocha sa mandoline et s'assit sur un pliant aux pieds de la châtelaine. Il chanta le lai de Guy de Provence, et comme il avait une belle voix, la châtelaine semblait prendre plaisir à sa chanson. Mais au moment où il finissait le troisième couplet, au dernier accord de sa ritournelle, les cordes de sa mandoline cassèrent toutes à la fois, et en même temps la porte s'ouvrit toute grande. On ne vit rien entrer, on n'entendit marcher personne : mais la châtelaine poussa des cris étouffés comme si on lui eût tenu un mouchoir sur la bouche. Cela ne dura qu'une seconde, et un moment après on n'entendait plus les cris de la châtelaine, et son fauteuil était vide. On apporta de la lumière ; rien n'était dérangé dans l'appartement. Seulement l'air était imprégné d'une forte odeur de corne brûlée, et depuis la porte jusqu'au fauteuil vide, on remarqua sur le plancher des traces de pas qui n'étaient certainement pas ceux d'une créature humaine. On ne vit rien qui ait appartenu à la châtelaine, excepté les ongles de ses dix doigts, qu'on retrouva çà et là dans la chambre.

Les d'Enragues de Coucy, parens par alliance de la défunte comtesse de Montfort, les firent secrètement enterrer en terre sainte, et fondèrent pour le repos de son âme une messe à perpétuité, qu'on dit encore chaque année dans l'église paroissiale de Vitry.

LE VOLEUR.

OUKISSI ET IKALA, OU L'AMANT CANNIBALE.

(Extrait des mémoires inédits de madame de Graffigny, auteur des Lettres péruviennes.)

..... Je trouvais plaisant d'être chargée de l'éducation d'un sauvage, et j'étais encouragée d'ailleurs par les dispositions merveilleuses que paraissait annoncer mon jeune Caraïbe. Au bout de six mois, il entendait et parlait assez bien le français ; il se familiarisait en même temps avec les usages de notre vie civilisée : en un mot, il devenait un sauvage de société fort agréable, d'autant que sa taille élevée et ses formes nerveuses et élégantes donnaient plus de charme à la gracieuse singularité de ses manières. Je n'ai pas besoin de dire que mes jours de réception avaient repris faveur, et que mon salon fut bientôt trop étroit pour l'affluence d'amis qui s'y donnaient rendez-vous. Les dames surtout s'y trouvaient en tel nombre qu'il était souvent impossible de les asseoir toutes, ce dont au reste elles ne se souciaient guère, pourvu qu'elles pussent entourer, voir et entendre Oukissi (c'était le nom de mon Caraïbe.)

J'ai toujours aimé les routs, et chez moi plus encore que chez les autres. Je ne sais pourquoi je pris peu de goût à ceux-ci. J'éprouvais un sentiment qui ressemblait à la jalousie, en voyant l'empressement dont Oukissi était l'objet, en remarquant surtout l'éclat dont brillaient ses yeux en se promenant sur cette foule de femmes, toutes occupées, de lui, et dont quelques-unes étaient charmantes ; je ne puis m'empêcher de rire aujourd'hui, en songeant que je me suis vu bien près d'aimer un cannibale ! Du moins, si ce n'était pas de l'amour, c'était un caprice bien caractérisé. Je ne dus mon salut qu'au hasard.

J'avais un jour à dîner une vingtaine de personnes. Obligée de placer Oukissi loin de moi, je lui dis de s'asseoir à la droite de la douairière de***, mais il ne tint compte de l'invitation, et, sans cérémonie, s'élança à l'autre bout de la table, à côté de la jolie miss Erforth, qui parut très-sensible à la préférence. Je ne sais qui, de la douairière ou de moi, fit la plus laide grimace à ce trait un peu brutal ; mais il fallut bien se résigner. Le moyen de faire entendre raison à un Caraïbe en fait de galanterie ! Sa galanterie, à lui, c'était l'instinct de la nature. Je ne fus pas maîtresse de moi pendant tout le premier service. J'étais inquiète, j'avais des distractions ; j'oubliais que j'avais à faire les honneurs de ma table ; mais la conversation était si vive entre miss Erforth et Oukissi, et tous les convives en étaient si occupés, que personne, je crois, ne s'aperçut de ma mauvaise humeur.

Tout à coup, Oukissi, qui ne perdait pas un morceau, malgré l'attention et les soins qu'il donnait à sa voisine, parut frappé du goût d'une tranche de gigot d'agneau que je venais de lui servir. « Qu'est-ce que cela ? » s'écria-t-il avec une expression de physionomie que je n'oublierai jamais. Miss Erforth se chargea de répondre à sa question ; puis elle désira savoir pourquoi le goût de cette viande l'avait frappé. « Ah ! dit-il naïvement et dans son piquant jargon que je n'essaierai pas de rendre, c'est que cette chair ressemble beaucoup à celle d'un enfant de cinq à six ans, de bonne qualité. »

Un frémissement d'horreur parcourut toute la table. Il y eut ensuite un moment de silence, et puis la curiosité reprit ses droits. Miss Erforth se retourna vers Oukissi, et lui dit, avec un air d'ingénuité candide, qu'elle n'aurait jamais cru la chair humaine agréable au goût. « Comment ! s'écria le sauvage, je n'en connais pas de plus savoureuse. Si nous autres possédions comme vous cet art que vous appelez la cuisine, quelle chère nous pourrions faire ! mais nous ne savons que griller, toujours griller ; encore n'avons-nous pas le soin de modérer l'ardeur du feu, et nos rôtis sentent le brûlé bien souvent. »

Cette épouvantable dissertation gastronomique ne paraissait pas déplaire à mes convives, qui, le cou en avant, l'écoutaient avec un intérêt visible. Moi-même je me sentais maîtrisée par l'effroi qu'elle m'inspirait. Il continua : « Eh bien ! malgré tout, il n'y a rien de meilleur au monde qu'une épaule de jeune garçon, une hanche grasse de jeune fille, et surtout les mains d'un enfant nouveau-né. Quant à la chair d'homme ou celle de femme déjà mère, j'en fais peu de cas : la première est coriace, la seconde est molle et insipide. — Vous avez mangé de la chair de jeune fille ! reprit vivement miss Erforth. — Sans doute, et la meilleure que j'aie goûtée jamais est celle de la belle Ikala, mes premières et mes plus chères amours. »

Pour le coup, il y avait de quoi défaillir. Nous nous regardions tous avec une expression de terreur vraiment comique. Quelqu'un s'avisait cependant de vouloir apprendre comment le Caraïbe avait mangé sa maîtresse, et personne ne réclamait contre cette demande, que Oukissi ne parut pas trouver indécrite.

« J'avais dix-sept ans, dit Oukissi, et lorsque je voyais passer les filles de notre tribu, je m'arrêtais malgré moi. L'émotion que j'éprouvais alors devenait de plus en plus vive, mais elle était vague, indéterminée : c'était un désir sans but, sans objet, une tristesse dont je ne pouvais me rendre compte. Un jour, je rencontrai, près d'une fontaine ombragée de grands cocotiers, Ikala, fille du chef de la tribu voisine ; elle venait puiser de l'eau : sa beauté me frappa ; je lui dis des paroles d'amour et je lui demandai son cœur. Elle ne me répondit rien, mais je la vis, en s'en allant, qui tournait la tête vers moi. Je revins souvent à la fontaine des Cocotiers ; elle y venait aussi et restait souvent quelques moments à m'écouter ; elle me dit enfin, à son tour, qu'elle partagerait volontiers ma natte et ma cabane : je lui donnai le baiser d'amour. Pendant trois lunes, nous fûmes heureux ; nous vivions l'un pour l'autre, seuls dans ma hutte de joncs et nous croyant immortels comme le grand Être. La chasse et la pêche suffisaient à notre subsistance : Ikala faisait cuire le gibier et le poisson que je lui rapportais, et je ne songeais plus à la guerre, qui fournit un gibier plus appétissant mille fois, des hommes. »

« Un jour (jour de malheur !) j'avais quitté ma cabane avant le soleil, et je m'étais écarté plus que de coutume. Je ne rentrai que le soir, et je fus étonné de ne pas trouver Ikala. J'appelle ; elle ne répond pas. Tout à coup mes yeux aperçoivent sur le sable l'empreinte de pas d'hommes et celle aussi des pieds d'Ikala, mais avec des traces visibles d'une lutte qui avait eu lieu sur le seuil de la cabane. Je m'élançai ; je cours vers la mer, où les pas semblaient se diriger. Je vois, en effet, une pirogue conduite par deux guerriers d'une autre île, dont l'un ramait à toute force, et l'autre contenait Ikala, qui, en me reconnaissant, faisait de nouveaux efforts pour s'arracher de ses bras. Une flèche partit de mon arc : rapide comme l'éclair, elle fit justice et délivra ma bien aimée, qui se jeta à la mer vers moi. Je nageais déjà à son secours, mais, hélas ! l'autre guerrier avait quitté ses rames, et, ne pouvant retenir sa proie, il avait eu le temps de la frapper d'un coup fatal. J'avais ramené Ikala sur le rivage : elle vivait encore, mais ses yeux s'éteignaient déjà dans le grand sommeil ; et moi, je me roulais par terre de désespoir. Enfin, voyant qu'elle souffrait trop, je lui plongeai mon couteau dans le cœur. (Ici un cri presque général interrompit le narrateur ; il ne parut pas remarquer notre émotion.) »

« Je la rapportai dans ma cabane, et, après avoir long-temps pleuré, je choisis les meilleurs morceaux de ma bien aimée, que je conservai, après avoir enseveli le reste religieusement. Je m'en nourris pendant trois jours, et ce fut une douce consolation pour moi de reconnaître que jamais je n'avais rien mangé de plus exquis. »

Il soupira tendrement en finissant. Il y avait dans cet amant cannibale quelque chose d'original qui plaisait singulièrement à nos dames. Pour moi, je fus guérie pour toujours du désir de recevoir le baiser d'amour d'un homme dont les dents et le palais connaissent et apprécient aussi bien le goût de la chair humaine.

LES ÉCOLIERS JUGENT AU CRIMINEL.

..... La tâche difficile de maintenir l'ordre et le silence parmi les élèves du collège royal d'Aberdeen était confiée au portier, Downie, robuste montagnard ; son excessive rigueur pour l'observation de la discipline lui avait attiré la haine violente des écoliers ; mais, comme les professeurs trouvaient dans la vigueur de son bras un puissant auxiliaire à leur autorité, ils se gardaient bien de blâmer sa sévérité, même lorsque Downie, par forme de divertissement, la poussait jusqu'à la cruauté. Durant plusieurs années, les élèves supportèrent la tyrannie de leur cruel surveillant. Mais chaque année aussi, quoiqu'ils ne laissent jamais échapper ni plaintes ni aucun signes de mécontentement, le besoin de la vengeance s'accroissant dans leurs cœurs.

Un jour que tous les professeurs dinaient en ville et ne devaient rentrer que fort tard, douze des plus forts élèves se saisirent de Downie, lui lièrent les bras de façon à l'empêcher de remuer même un seul doigt, et le conduisirent dans une pièce où ils avaient établi le simulacre complet d'une cour de justice. Juges, avocats, officiers ministériels, etc., rien n'y manquait. On lut un acte d'accusation chargeant Downie du crime de haute trahison envers les lois de la raison et de l'humanité, crime résultant de certains actes de cruauté spécifiés dans l'acte ; puis on l'invita à présenter ses moyens de défense. Downie, se voyant au pouvoir des élèves, et pensant que le mieux était de se soumettre à cette plaisanterie, prit la parole et chercha à établir son innocence.

On passa ensuite aux débats. Deux témoins furent appelés et déposèrent sur les faits de la cause. L'avocat du prévenu parla à son tour avec une grande habileté sur les mêmes faits, et les présenta sous un jour favorable à son client ; de plus, il fit valoir plusieurs moyens de droit ; mais ses efforts ne purent détruire l'évidence des faits, et quant aux moyens de droit, le tribunal ne voulut pas les admettre. Les débats terminés, la sentence fut prononcée. Elle portait que Downie serait conduit sur le lieu de l'exécution, assisté d'un chapelain, et qu'après une prière faite pour le repos de son âme, il y serait décapité de la main du bourreau. On l'entraîna aussitôt hors de la salle d'audience, en le menant à travers un corridor obscur, et on le fit entrer dans une chambre dont la vue lui inspira quelque crainte. La porte se referma sur lui, et il demeura garrotté entre les mains de ses ennemis. La pièce était tendue de noir, et le plancher recouvert d'un tapis de même couleur. Au fond était un billot de bois, environné d'une couche de son destinée sans doute à recevoir le sang du condamné. Deux individus masqués se tenaient debout de chaque côté du billot, l'un avec une torche, et l'autre avec une grande hache dont il essayait le tranchant avec la main. Downie reçut l'ordre de se mettre à genoux. Il refusa d'abord ; mais lorsqu'on l'eut averti qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre, il obéit ; le chapelain fit une prière à haute voix, en servant des termes qu'il crut les plus propres à épouvanter Downie ; celui-ci commença alors à trembler de tous ses membres. La prière finie, on releva le patient, on lui couvrit les yeux d'un bonnet, on lui mit le cou nu, on plaça sa tête sur le billot, et on le prévint que lorsqu'un des assistants aurait achevé de compter un nombre égal à celui des charges por-

tées contre lui, sa tête tomberait sous le fer. Ce nombre était de 70. Au milieu d'un silence de mort, une voix se mit à compter tout haut ; une minute suffit pour cette opération ; pendant ce temps, l'un des élèves, placé derrière le bourreau, trempait son mouchoir dans un seau d'eau froide, et au moment où la voix cessa de se faire entendre, il appliqua de toute sa force un coup de mouchoir sur la nuque de Downie ; on entendit un petit gargouillement dans le gosier du malheureux montagnard, et lorsqu'on lui découvrit le visage, il était mort.

Qu'on juge de l'effroi et de la douleur des élèves ! En un instant ils eurent enlevé tout ce qui leur avait servi à cette cruelle plaisanterie ; ils sortirent, fermèrent la porte à double tour, et en jetèrent la clé dans l'intérieur de la pièce par l'une des croisées. Quoique le cadavre ne portât pas la moindre marque de violence, des soupçons s'élevèrent sur les véritables auteurs du meurtre ; mais faute de preuves suffisantes contre eux, l'affaire en resta là.

LE JUBILÉ DE SHAKSPEARE.

L'anniversaire de la naissance de Shakspeare a été célébré cette année à Stratford sur l'Avon, patrie du grand poète, par une fête qui a duré quatre jours, et qui rappelle dans quelques uns de ses détails le célèbre jubilé (the jubilee) organisé par Garrick dans la même ville en juin 1769. On sait que Garrick adorait Shakspeare (que nous prenons l'engagement de ne pas nommer le vieux William, par égard pour ceux de nos lecteurs que certains journaux ont saturés de ce surnom pris de Woodstock.) Le grand acteur invita toute l'Angleterre à cette fête nationale, et l'affluence y fut prodigieuse. Quantité de personnes campèrent sous des tentes autour de la ville qui, sans être petite, n'était rien moins qu'assez spacieuse pour contenir cette population improvisée ; des milliers de gens du commun bivouaquèrent, et quelques-uns des premiers seigneurs de l'Angleterre dormirent dans leur voiture. Le succès de cette fête engagea Garrick à la répéter sur son théâtre de Drury-Lane où elle eut cent vingt-deux représentations successives. Cette espèce d'apothéose qui vient d'être renouvelée à Stratford, était une sorte d'intermède (entertainment), et avait pour titre le Jubilé.

La scène est à Stratford, et l'action se compose d'une foule de scènes épisodiques tirées des mœurs du pays, et arrangées avec beaucoup de verve et d'esprit. Tantôt c'est une cabane où des vieilles femmes abrègent la veillée par des contes et des ballades ; tantôt des matelots ivres, escortés de violons, se font porter triomphalement en chaise, jetant des schellings à la multitude, et dépensant en un jour l'argent d'une campagne de trois ans. Des juifs trafiquent ; des bateleurs font danser l'ours ; des acrobates, des charlatans, des filous même comme dans l'opéra des Gueux, exercent leur industrie ; puis des buveurs établis sous le chêne de Shakspeare, chantent les louanges du grand homme et font passer à la ronde une énorme coupe, faite du tronc d'un mûrier, qu'il avait planté de ses mains. Dans l'origine cette coupe était un présent que les magistrats de Stratford avaient fait à Garrick, et les buveurs ne la vidaient qu'avec respect.

Le théâtre représentait enfin le grand marché de Stratford, avec son église gothique, dont toutes les cloches étaient en branle. A ce signal, la scène fut remplie d'une populace ramassée dans les rues de Londres, comme cela se pratique encore de nos jours en France, dans les villes de province, où l'on met toujours une centaine de polissons aux trousses de M. de Pourceaugnac. Puis parut le cortège, la partie la plus spéciale de la pièce.

Une troupe de danseurs ouvrait la marche, semant des fleurs devant les personnages (characters) de Shakspeare, qui défilèrent avec des drapeaux où étaient inscrits leurs titres ; mais ce qu'il y avait de remarquable, on exécuta une scène de chaque ouvrage, ou l'on en produisit du moins les principaux accessoires. Ainsi Macbeth se présentait aux spectateurs, son poignard teint de sang, et l'on vit son épouse errer dans le palais, une lampe à la main. Il est inutile de dire qu'on n'avait eu garde d'oublier ni les sorcières ni le fameux chaudron. Coriolan conspira dans sa tente ; le roi Léar exprima son délire ; Richard III offrait son royaume pour un cheval. Dans Hamlet, l'esprit apparut armé de toutes pièces ; et l'on vit Juliette se lever du tombeau, au moment où Roméo vient d'avaler le poison. Melpomène fermait la marche en ouvrant à Shakspeare le temple de l'immortalité.

Ces scènes, rendues aujourd'hui avec beaucoup moins de soin et de pompe, excitèrent, dans le tems, un enthousiasme général pour Shakspeare, qui, bien qu'admiré par les gens lettrés, n'était point populaire dans l'acceptation générale du mot. On donna son nom à des rues, à des places, à des vaisseaux ; et dans chaque taverne de village, on put voir son portrait à côté du coureur victorieux à Epsom ou à New-Market.

Chaque jour révèle de nouveaux traits de bravoure, de désintéressement et de patriotisme pendant les journées de juillet. Un garde national, que sa femme alarmée avait renfermé sous plusieurs clés et verroux, entendant sonner le rappel, a sauté par la croisée d'un premier étage, après avoir préalablement descendu ses armes à l'aide d'une corde.

Un jeune page appartenant à une famille des plus illustres à la cour et dans la congrégation, paraissait fort satisfait de faire ses premières armes contre le peuple lorsqu'il a été tué par un chiffonnier.

Un jurisconsulte annonce qu'il va faire paraître un mémoire dans lequel il démontre que M. le cardinal Latil, arrêté emportant des vases de l'église, doit être mis en jugement pour vol, et qu'on doit lui appliquer les dispositions de la loi du sacrilège. Il serait curieux de voir l'un des fauteurs de cette abominable loi en recevoir l'application.

Au plus fort du feu, dans la journée du 29, un ouvrier se présente au musée d'artillerie, et demande un fusil. Toutes les armes, même celles de Jeanne d'Arc, ont été distribuées, lui répond-on ; il ne reste plus que l'épée de Charlemagne. — Voilà un reçu, répond ce brave homme, donnez-la moi. Et il se précipite ainsi vers le Louvre. Après la victoire, il est venu fidèlement remettre le précieux dépôt qui lui avait été confié.

— Charles X était dans une telle ignorance de ce qui se passait, qu'au milieu des fusillades du 28 on a intercepté un ordre adressé au comte Girardin pour organiser une partie de chasse pour le lendemain.

— Rue Saint-Antoine, n° 75, un obus, dont la mèche a été éteinte à temps, est tombé par la cheminée. Les locataires l'ont suspendu comme enseigne au balcon du troisième, avec cette épigraphe : *Charles X au peuple*. Le drapeau tricolore flottait au-dessus de ce projectile.

— Le premier tambour qui a battu, le mercredi 27, le premier rappel de la garde nationale, est de Versailles ; il était un des tambours de la vieille garde impériale. Il a battu la dernière charge à Waterloo. Ce brave homme n'a cessé de s'exposer au danger ; il n'a pas voulu dire son nom. Pour toute récompense, il demandait un verre d'eau-de-vie.

— Le 28 au soir, au moment où le feu d'une pièce de canon décimait la foule entassée dans la rue Plancher-Mibray, un des braves du peuple s'écrie : « Qui vient avec moi prendre cette pièce ? Je ne veux que des hommes sans armes. » Suivi de huit à dix hommes, il s'élance et tombe percé d'une balle au moment où il allait atteindre le but. Ses camarades se dispersent. Le blessé est relevé, conduit à l'ambulance voisine établie dans la maison du commissaire de police. M. d'Estrée, habile chirurgien qui a passé nos trois grandes journées alternativement à combattre et à panser les blessés, extrait la balle et bande la plaie. Le brave se relève alors : « Lâches, s'écrie-t-il, vous m'avez abandonné au moment où la pièce était à nous. Réparez votre honte, suivez-moi. » Il part, essuya le feu de la pièce, et cinq minutes après elle était à lui. Il était sept heures ; douze heures après, le 29 au matin, ce brave, percé de coups, gisait à quelques pas du champ de bataille. C'était un homme du peuple ; mais le peuple de Paris compte cent mille héros.

— Les dons patriotiques arrivent de toutes parts ; nous citerons ceux de M. Fould, banquier, qui a mis à la disposition de la commission municipale 10,000 fr. ; de M. Hébert, propriétaire Sainte-Avoye, qui a également offert 4,000 fr. ; enfin MM. les notaires de Paris ont offert 10,000 fr. pour être distribués aux veuves et aux orphelins victimes des glorieuses journées de juillet.

— M. Ratier, marchand de nouveautés, sacrifiant à son pays sa femme, enceinte de huit mois et menacée d'une fausse couche, a prêté ses fenêtres et son balcon aux tirailleurs. Grand nombre de gardes royaux ont été tués de ce balcon, tandis que M. Ratier faisait entrer les blessés par la rue du rempart et distribuait partout, pour les blessés, le linge de son magasin. M. Ratier, directeur de la *Silhouette* était l'un des combattants de ce poste.

— M. Stoffel, maître bottier, caporal de la 3^e légion de la garde nationale, a été vu dans la rue du Lycée désarmant au milieu du feu dix hommes de la garde royale, ce brave homme, après avoir ainsi risqué sa vie, s'est jeté à genoux devant ses camarades, pour les supplier de ne pas massacrer ses prisonniers, qui ont été épargnés à sa prière. Le matin, ce digne citoyen s'était déjà emparé d'un cheval de lancier, qu'il avait conduit à l'Hôtel-de-Ville.

— On a affiché dans plusieurs rues : « *Rapprochement remarquable* : Le 28 juillet 1830 correspond au 9 thermidor an III ; ainsi, le jour de la chute des Bourbons a été le jour anniversaire de la chute de Robespierre.

— Le dernier acte de Charles X a été l'ordonnance de dissolution de l'école polytechnique. Napoléon disait : « L'école polytechnique est ma poule aux œufs d'or. » Aujourd'hui, la nation confirme ce mot si spirituellement vrai.

— A la Prise du Louvre il n'y eut de sacrifié que le tableau du sacre de Charles X. Aux Tuileries, dès qu'on y eut pénétré, on jeta, en signe de joie, beaucoup de papiers par la fenêtre ; les caves furent ouvertes ; le manteau royal de Charles X fut déchiré en lambeaux ; le portrait du duc de Raguse, dans la salle des maréchaux, fut mis en pièces ; quelques enfants se drapèrent avec les châles de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berri ; mais l'argent et les objets précieux furent remis entre les mains de l'autorité municipale qui existait déjà. Un élève de l'école polytechnique a été tué dans la prise des Tuileries, et c'est son cadavre qui fut religieusement placé sur le trône.

— Les élèves de l'école Polytechnique, par leur courage et leur savoir ont été vite appelés par la foule au commandement. La discipline la plus sévère régnait dans cette armée d'anciens militaires et de soldats d'un jour ; et il était assez piquant d'entendre de vieux troupiers, des officiers même, dire aux élèves de l'école, la main au bonnet et immobiles : *Mon élève, quel ordre avez-vous à nous donner ?*

— M. T..... conduisit il y a peu de jours plusieurs jeunes gens vers M. le duc d'Orléans : *Je vous présente, dit-il au prince, plusieurs de mes amis qui sont tous républicains. — Cela ne m'étonne pas, répondit le prince, je l'étais à leur âge, j'étais pour la Girouette, mais je n'ai jamais été pour la montagne. — Cependant..... monseigneur..... répliqua l'un d'eux. — La montagne a fait bien du mal, messieurs, reprit vivement le prince, et je ne crois pas qu'à moins d'avoir un mauvais cœur ou un mauvais esprit on puisse être de la montagne. — Monseigneur, répondit M. C..... mais mon père en était. — Le mien aussi, répliqua le prince.*

— Dans la journée du 29, M. Perrody, marchand tailleur, attaquait les Tuileries à la tête d'un bataillon qu'il était parvenu à rassembler ; on vient l'avertir que sa maison, située au coin de la rue Valois-Batave, est envahie et pillée par la garde royale et que sa famille est en danger. « Je suis citoyen avant tout », répond ce brave patriote, et il continue à se battre courageusement. M. Perrody a perdu 60,000 fr. au pillage de ses ateliers.

— Des soldats de la garde royale assurent que vingt-huit de leurs camarades ont été fusillés dans le bois de St.-Cloud, pour avoir refusé de tirer sur le peuple. Les Parisiens n'ont pas imité l'exemple de l'ex-famille royale, ils ont pardonné à leurs frères.

ANNONCES.

L'ÉGLISE FRANÇAISE DU ST-ESPRIT dans Pine street sera ouverte pour le service divin Dimanche prochain, 3 octobre, à l'heure ordinaire. 62—2 f

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Octobre 6, extra class, \$25,000, prix du billet, 5.
13, do do \$25,000, \$20,000, 10,000, } 10
\$5,000, 50 de 1000, 65 de 500.

Très beau Papier de Poste français à vendre chez
A. THOISNIER DESPLACES, 32 Exchange-place.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement :

ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et M^{me} ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira le 2 octobre.

Prix par quartier \$12, et \$5 d'entrée pour les commençants.

Ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 63—8 f

JOHN B. MEYER & Cie. ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils viennent de prendre un magasin, No. 364 Broadway, au coin de Franklin street. On y trouvera constamment, en gros et en détail, toute qualité de Vins de Bordeaux, Madère, Oporto, Ténériffe, Sherry, ainsi que du Genièvre de Hollande, Rhum de la Jamaïque, Eau-de-Vie de Cognac, Shrub, Whiskey, etc., etc., aux prix les plus modérés. 61—6 f

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
2	Havre.	Keene.	10 » 10 » 10 »
3	Chs. Carrol.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV.	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.	E Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Sully.	Macy.	1 ^{er} avril 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir.	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
2	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 ^{er} mai 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
3	De Rham.	Depeyster.	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'aîné.
Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie. ; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talents distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la dérépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de la satisfaction) que tout postiche en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habillé de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44—6 m

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par damejeannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

A VENDRE au No. 42 Exchange-Place. — Bon vin vieux en bouteille, en caisses de 3 douzaine chaque, contenant 1 douz. Côte Rotie, 1 douz. Hermitage Rouge, 1 douz. Hermitage Blanc. 63—6 f.

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110. 61—1 f

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 33 cents.
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56
Bourgeois..... 46 Minion..... 70
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

M. DA PONTE (Broadway, No. 342,) ouvrira sa classe italienne, française et espagnole, le 1^{er} octobre prochain. Lui et sa famille se chargent de l'enseignement de la langue italienne ; M. Ismar, Français de naissance, qui a résidé plusieurs années dans des pays espagnols et dont les connaissances et le zèle promettent d'heureux résultats, enseignera le français et l'espagnol. Les commençants auront la faculté de jouer jusqu'au 1^{er} octobre prochain de trois leçons gratuites par semaine.

Prix du trimestre pour les trois langues..... \$12 } payables
» pour l'espagnol et le français..... 10 } d'avance.
» pour chacune de ces deux langues..... 8 }

Chez M. Da Ponte il y a deux chambres à louer et l'on pourrait y avoir également la table. Les pensionnaires auront l'avantage de se perfectionner dans les susdites langues, qu'on parle continuellement dans la maison. 58—1 f

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street..... BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités ; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtélettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

AVIS.

M. SEGURA, professeur de musique, a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a définitivement fixé sa résidence à New-York. Il se propose de donner des leçons de guitare, de violon, et d'accompagnement sur le piano.

S'adresser, pour les conditions, à M. Segura, chez M. Etienne, No. 31 Howard-street.—57.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

A PHILADELPHIE..... MM. F. HUTTNER.
BALTIMORE..... ALFRED MORTON.
WASHINGTON, D. C..... FISHEY THOMPSON,
NORFOLK, Va..... PASCAL SCHISANO,
SAVANNAH..... JOSEPH AUZÉ,
AUGUSTA, (Ga.)..... J. P. SETZE,
CHARLESTON..... JUL. TAVEL,
N.-ORLÉANS..... F. GILLET & Cie.
OPELOUSAS, La..... CHS. THIENEMAN.
DONALDSONVILLE, La..... FRS. LEFORT, D. de P.
BATON-ROUGE, La..... LOUIS SHEPPERS.
PLAQUEMINE, La..... LS. DESOBRY, D. de P.
ST.-MARTINSVILLE, La..... ADRIAN DUMARTRAIT,
VERMILIONVILLE, La..... E. CHAIX, Directeur de la Poste.
MOBILE, Alabama..... BASIL MESLIER.
ST.-LOUIS, Missouri..... GABRIEL PAUL.
NASHVILLE, Tenn..... PAUL NEGRIN.
WEST-POINT, N.-Y..... JOSEPH DU COMMUN,
ALBANY, N. Y..... E. CROSWELL, Albany Argus,
TROT. N. Y..... F. ADANCOURT,
UTICA..... SAMUEL D. DAKIN.
BURLINGTON, Vt..... CHAUNCEY GOODRICH.
BOSTON..... F. SALES, Foreign Book-store,
No. 35 Washington-street.

POTLAND, Me..... SAMUEL COLMAN,
QUÉBEC..... NELSON & COWAN.
MONTRÉAL..... E. FABRE.
ST.-THOMAS..... JOHN THOMPSON,
ST.-PIERRE, MARTINIQUE..... JOHN M. DINOIS.
POINTE-A-PITRE, GUADELOUPE..... SEGRETAIR.
CARTHAGÈNE..... ÉDOUARD GRISOLLE.
HAVANNAH..... DON JOSÉ DE LA COYA,
PORT-AU-PRINCE..... FERRAND DE BEAUDIER.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.